



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de VISSE (Bernard), « Indications biographiques », *Œuvres complètes*.
“*Sans titre aux portes de la gloire*”, GILBERT (Nicolas), p. 951-1016

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14599-8.p.0951](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14599-8.p.0951)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2023. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INDICATIONS BIOGRAPHIQUES

AMAR DU RIVIER, Jean Augustin. – Paris, 28 août 1765 – id., 26 janvier 1837. – Homme de lettres, professeur (Université Royale, Académie de Paris, 1828), traducteur (latin, italien). – Il enseigne les lettres, notamment au lycée Henri-IV, avant d'être nommé en 1803 conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il signe la notice des *Œuvres complètes* de Gilbert publiées en 1824 (J. Didot aîné).

ANNE-CHARLOTTE DE LORRAINE. – Lunéville, 17 mai 1714 – Mons [Pays-Bas autrichiens, act. Belgique), 7 novembre 1773. – Fille cadette du duc Léopold I^{er} de Lorraine et de Bar et de son épouse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, elle-même nièce du roi Louis XIV et sœur du régent Philippe d'Orléans. Âgée de vingt-trois ans, elle est élue abbesse de la prestigieuse abbaye de Remiremont le 10 mai 1738, titre qui la place quasiment au rang des princes souverains puisque cette abbaye, composée de dames d'au moins seize quartiers de noblesse, ne relève que de l'autorité du pape. Elle n'y réside pas mais fait construire en 1752 un somptueux palais abbatial par l'architecte Jennesson, architecte de l'église Saint-Sébastien de Nancy.

ANTOINE, Pierre. – Metz [57], 18 novembre 1693 – Nancy, 21 juin 1777. – Imprimeur, libraire. – Fils de l'imprimeur-libraire messin Jean Antoine, il arrive à Nancy en 1720 pour reprendre les presses de son oncle Paul Barbier. Il publie à Nancy deux éditions du *Dictionnaire de Trévoux* en 1734 et 1740¹. À partir de 1756, il travaille avec son neveu Pierre Barbier. Ils publient les *Inscriptions pour le service funèbre de Madame la princesse Charlotte de Lorraine* de Jean-François Maignet, traduites du latin par Christophe Lavaux et par Gilbert (1773). Encore en activité en 1775. Son neveu lui succède.

ARAGO, François. – Estagel [66], 26 février 1786 – Paris, 2 octobre 1853.

1 Albert Ronsin, Les éditions nancéiennes du Dictionnaire de Trévoux au XVIII^e siècle, *Le Pays lorrain*, 1960, p. 151-164.

- Astronome, physicien, homme d’État. – Membre de l’Académie des sciences à vingt-trois ans, il est élu Secrétaire perpétuel. Député des Pyrénées Orientales (1831), puis de la Seine. Après la révolution de 1848, dans le gouvernement provisoire de la Seconde République mis en place par Lamartine, il est nommé ministre de la Guerre, de la Marine et des Colonies. Grand officier de la Légion d’honneur (1849).
- ARNOULD, Sophie. – Paris, 13 février 1740 – id., 22 octobre 1802. – Cantatrice, courtisane. – Fille de modestes hôteliers parisiens, elle est remarquée par la princesse de Conti alors qu’elle se produit dans une église. Sa carrière de soprano, de 1757 à 1778, fait d’elle l’une des artistes les plus adulées de son temps en France et en Europe. Femme d’influence, elle tient salon deux fois par semaine, le jeudi étant réservé aux femmes, et reçoit des personnalités de premier plan. Jean-Baptiste Greuze peint son portrait² vers 1773. Elle a quatre enfants de Louis-Léon de Brancas, duc de Lauragais et entretient de nombreuses relations, tant masculines (François de Neufchâteau) que féminines.
- ARTOIS, Charles-Philippe de France, comte d’. – Versailles [78], 9 octobre 1757 – Goritz [Autriche], 6 novembre 1836. – Roi de France et de Navarre de 1824 à 1830 sous le nom de Charles X. – Considéré comme le trublion de la famille royale, il entretient une réputation sulfureuse de coureur de jupons : Rosalie Duthé, Marie-Madeleine Guimard, Louise Contat de la Comédie-Française... La rumeur lui attribue plusieurs enfants issus de courtisanes : Mme de Sainte-Amaranthe, Louise Contat.
- AUDINOT, Nicolas-Médard. – Bourmont [52], 7 juin 1732 – Paris, 28 mai 1801. – Acteur, auteur de la Comédie-Italienne. – Fondateur du théâtre de l’Ambigu-Comique sur le boulevard du Temple (1769) où l’indécence règne parfois : on a vu l’archevêque de Paris se plaindre au lieutenant-général de police...
- BABIN, François. -?, vers 1731 – Villers-lès-Nancy [54], 1^{er} septembre 1785, fils du suivant. – Imprimeur, libraire. – Installé à Nancy, 252 rue Saint-Georges, puis J. et F. Babin père et fils, même adresse. Syndic des libraires et imprimeurs de Nancy. Fortuné, il bâtit le premier château Saint-Fiacre sous le parc de Brabois à Villers-lès-Nancy (reconstruit entre 1848 et 1871). En 1781, il fonde un lit

2 Conservé à Londres, Wallace Collection.

pour les pauvres de Villers à l'hôpital Saint-Charles de Nancy. Par testament, il lègue à Villers, en 1784, six mille livres dont la rente sera employée à secourir les pauvres, et six mille livres pour aider à reconstruire l'église paroissiale Saint-Fiacre, à condition que lui et son père y soient inhumés. Il meurt « à cause d'une attaque subite et imprévue au retour de son jardin » (registres d'état civil de Villers-lès-Nancy). En 1786, son exécuteur testamentaire, Charles Eslin, notaire à Nancy, fonde selon ses intentions une distribution de bouillon aux malades pauvres de Villers et un service anniversaire qui se célébrera tous les ans le 18 octobre pour ledit Babin et sa famille. Il cède son fonds à Dominique Mathieu. De Gilbert, il publie en 1773 l'*Ode à Anne-Charlotte de Lorraine* et celle du *Jugement dernier*. On trouvait dans sa boutique des exemplaires du *Siècle*, publié à Genève, chez Téron (1774).

BABIN, Jean. – Jouy-sous-les-Côtes [55], 7 mars 1699 – Villers-lès-Nancy [54], 19 octobre 1774, père du précédent. – Marchand libraire à Nancy depuis au moins 1736, il se marie à Nancy le 24 juillet 1728 (registres d'état civil de Villers-lès-Nancy). Veuf de Marie Énard, il meurt d'apoplexie dans sa maison de campagne.

BACHAUMONT, Louis PETIT DE. – Paris, 2 juin 1690 – id., 29 avril 1771. – Homme de lettres. – Fils d'un auditeur à la Cour des comptes, il est élevé à la Cour par son grand-père, médecin du prince de Conti puis du Dauphin. Il est l'animateur du salon de Mme Doublet, veuve d'un secrétaire des commandements du Régent, qui réunit une trentaine d'habités et où on met en commun des informations collectées dans la journée et redistribuées sous forme de « nouvelles à la main ». Il ne serait que le prête-nom des célèbres *Mémoires secrets*, le véritable rédacteur étant Mathieu François Pidansat de Mairobert.

BACULARD D'ARNAUD, Dominique Antoine Esprit. – Paris, 19 mai 1771 – Provins [77], 30 novembre 1853, fils du suivant. Chevalier de Saint-Louis, capitaine des hussards Barkau, commis de la maison de commerce Widouze et C^{ie} à Hambourg où il est connu sous le nom d'Anthony. Secrétaire des travaux maritimes (1803-1814), fourrier-major aux gendarmes de la garde royale (1815), chevalier de la Légion d'honneur (1816), chef d'escadron commandant la gendarmerie de la Sarthe (1816-1830), membre du bureau d'administration du collège de Provins (1850). « Entré au service au régiment de

Schomberg-Dragons en mars 1789, le jeune d'Arnaud passa en 1791-1792 à l'armée du prince de Condé, puis de 1793 à 1799 servit à la solde de l'Angleterre dans les régiments de Rohan infanterie, Rohan hussards, Hussards de Hompesch et au 60^e régiment anglais. Rentré en France en 1803, il est attaché au ministère de la marine comme secrétaire du conseil des travaux maritimes de novembre 1803 au 1^{er} juin 1814. Il entre aux gendarmes de la Garde du Roi en juillet 1814 et il y devient chef d'escadron, fonctions qu'il exerça dans la Sarthe, le Rhône, l'Aude et le Cher. Placé en non activité en août 1830, il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite le 22 octobre 1834. Le chevalier avait été blessé d'un coup de feu à la jambe droite au siège de Thionville le 22 septembre 1792 et il avait accompagné les Princes jusqu'aux frontières de Belgique en mars 1815 » (Pierre Chevalier, *Peinture, franc-maçonnerie et fidélité monarchique : à propos du portrait du jeune Esprit Antoine Dominique Baculard d'Arnaud (1771-1853) par Greuze, au musée de Troyes*, Mémoires de la Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, t. CV, 1967-1970, Troyes, 1971, p. 110).

BACULARD D'ARNAUD, François Thomas Marie de. – Paris, 15 septembre 1718 – id., 8 novembre 1805, père du précédent. – Poète, auteur dramatique, romancier. – Remarqué dès l'âge de dix-sept ans pour ses dons littéraires, il envoie des vers à Voltaire qui lui offre des billets de spectacle, quelques sommes d'argent, le charge de « petites besognes » : traduction d'un ouvrage italien, rédaction d'un avertissement (1736), et correspond avec lui. Voltaire le recommande à Helvétius qui le prend à son service (1739). Baculard publie *Coligni ou la Saint-Barthélemy*, tragédie tirée de *La Henriade*, qui passe pour être de Voltaire lui-même, au grand dam de ce dernier (1740). Embastillé en 1741 pour avoir fait imprimer *L'Art de foutre*, ballet comique dont l'action se situe dans un bordel, il occupe le plateau d'orateur dans des loges maçonniques (1744). Il se fait connaître par son roman, *Les Époux malheureux*. Une *Épître au cul de Manon* lui vaut de nouveaux ennuis avec la police, les compliments de Voltaire et l'intérêt de Frédéric de Prusse. Il devient le correspondant français des princes de Wurtemberg puis de Frédéric qui lui allouent chacun mille livres par an. Il entretient une correspondance amoureuse avec Mme Denis (1748). En février 1750, *Le Mauvais riche* obtient du

succès sur la scène. En mars, il se rend à Berlin où il est élu membre de l'Académie le 11 juin. Voltaire se fâche : jaloux de son influence, irrité de sa liaison avec Mme Denis ou par ses relations avec Fréron, il obtient son expulsion en novembre. Baculard retourne à Paris où il passe le reste de ses jours. À partir de 1754, il devient l'un des principaux collaborateurs de *L'Année littéraire*. Il publie dans le *Journal des Dames des Couplets à Mme *** sur l'air des francs-maçons* (1762) et *Jacques ou la force du sentiment* (1766), conte moral présenté comme le récit d'un « fait vrai³ ». Son adaptation au théâtre du *Comte de Comminges* de Mme de Tencin (1764) connaît un « succès d'épouvante ». *L'Almanach des Muses*, qui publie de nombreuses pièces en vers sous sa signature, le présente comme le *Young français*⁴. Il est correspondant du *Journal helvétique* et, en 1771-1772, du *Nouveau Journal helvétique*. Impliqué dans l'affaire Goëzman⁵, il subit au cours du procès les attaques de Beaumarchais (1773). Il écrit dans tous les genres : tragédie (*Fayel*, 1770), nouvelles (*Les Épreuves du sentiment*, 1773), drame (*Mérival*, 1774), anecdote vécue (*La Vie d'Antoine-François Desrues, empoisonneur roué le 6 mai 1777 à Paris, 1777*). Il collabore au *Mercur de France* (*Stradella*, déc. 1777 ; *Sybille*, janv. 1778 ; *L'Épreuve*, janv. 1778 ; *Fong et Kiang*, févr. 1778). Vers 1781, en qualité de secrétaire du comte d'Artois, il reçoit une rente de mille deux cents livres, tandis que la Cour lui assure six cents livres. Incarcéré pour avoir accueilli chez lui un émigré ou pour propos imprudents (1793), il est relâché, obtient une pension de mille huit cents francs en 1802 et finit dans la misère. Ses *Œuvres complètes* sont publiées à Paris en 1803 (11 vol. in-8^o). Il fut membre des académies de Caen, Montauban, Rouen, Berlin, Saint-Pétersbourg. Ami de Gilbert, il y eut quelques brouilles entre les deux hommes⁶.

BALLARD, Pierre Robert Christophe. – Paris, 23 janvier 1743 – id.,

3 J.-P. Kaminker atteste qu'il est considéré comme l'introducteur du genre noir en France, *Manuel d'histoire littéraire de la France*, sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné ; éd. Sociales, Paris, 1969, t. III, note p. 328.

4 *L'Almanach des muses*, 1770, p. 73-75.

5 Voir : Frédéric Grendel, *Beaumarchais ou la Calomnie*, Paris, Flammarion, 1973 et René Pomeau, *Beaumarchais ou la Bizarre Destinée*, Paris, Puf, 1987.

6 Voir Jean Sgard et Jacques Brengues, *Dictionnaire des journalistes et des gazettes*. Voir aussi la thèse de Béatrice Toutou sous la direction de Sylvain Menant (*Baculard d'Arnaud, de la tragédie à l'anecdote*, 1994).

22 novembre 1812. – Imprimeur, libraire. – Descendant d'une illustre famille parisienne d'éditeurs et d'imprimeurs de musique dont il est la septième génération (fondée en 1551, l'entreprise se transmet de père en fils jusqu'à la fin du XVIII^e siècle), il dirige la maison sise rue des Noyers de 1765 à 1788. N'ayant pas encore le droit d'exercer l'imprimerie en son nom propre (reçu libraire en mai 1767, imprimeur en septembre 1779), il publie en 1778 les trois premières éditions de *Mon apologie* sous la fausse adresse de « La Haye », la quatrième sous « Amsterdam ». Il travaille avec sa mère, veuve, jusqu'en 1789 environ. Franc-maçon, il est membre de la loge La Concorde (1778) puis de celle des Amis de la Vertu (1783-1787). Il poursuit l'œuvre de ses prédécesseurs comme éditeur de musique (seul imprimeur de la musique du Roi, des Menus Plaisirs de Sa Majesté, et de monseigneur et madame la comtesse d'Artois, 1777-1789), il est chargé de l'édition des thèses de la faculté de droit. La vive concurrence des autres imprimeurs de textes musicaux met à mal son monopole. La lignée s'éteint avec son fils Christophe-Jean-François Ballard (1772-1825), breveté imprimeur en mai 1813, qui meurt sans laisser d'héritier. Les Ballard achètent des maisons et des rentes à Paris ou dans les environs, s'impliquent dans la fabrique de leur paroisse, la gestion d'établissements hospitaliers ou de confréries. En 1771, l'imprimerie compte huit presses et emploie dix-huit ouvriers sous la responsabilité du prote Chalaf⁷.

BARBIER, Pierre. – Metz [57], 25 mars 1734 – ?, ?. – Imprimeur, libraire. – Fils de Pierre I Barbier, libraire-relieur à Metz, petit-fils de Paul Barbier, imprimeur-libraire à Nancy, neveu de Pierre Antoine. Dès 1756, il travaille comme prote dans l'atelier de son oncle à Nancy ; il obtient son brevet en 1765 et lui succède. Ensemble, ils publient les *Inscriptions pour le service funèbre de Madame la princesse Charlotte de Lorraine* de Jean-François Maigret, traduites du latin par Christophe Lavaux et par Gilbert (1773). Son fils Joseph Barbier est breveté imprimeur en juillet 1811.

BASTIEN, Jean-François. – Paris, 14 juin 1747 – id., 1824. – Libraire, éditeur, polygraphe, auteur d'éditions de textes, d'ouvrages et de compilations botaniques et agronomiques. – Reçu maître le 3 mai

7 Barbier, Frédéric, Juratic, Sabine et Mellerio, Annick, *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris 1701-1789*, Genève, Droz, 2007, p. 128-132.

1771, installé rue du Petit-Lion, faubourg Saint-Germain à Paris, il publie plusieurs catalogues de sa librairie à partir de 1771. Il imprime la seconde édition du *Début poétique* en 1772. Il sera franc-maçon, membre de la loge Saint-Louis (1786). En 1800-1801, il publie sous la raison sociale : « Au Magasin de la Bible et du rabais permanent... chez Bastien... ».

BEAUMONT DU REPAIRE, Christophe de. – Meyrals, château de la Roque [24], 26 juillet 1703 – Paris, 12 décembre 1781. – Archevêque de Paris. – Ordonné prêtre (1734), évêque de Bayonne [64] (1741), archevêque de Vienne [38] (1745), archevêque de Paris (1746-1781), il s'oppose fermement aux Jansénistes : pour qu'ils acceptent la bulle *Unigenitus* qui condamne leurs doctrines, il enjoint aux prêtres de son diocèse de refuser l'absolution à ceux qui ne la reconnaissent pas et les obsèques religieuses à ceux qui se sont confessés à un prêtre janséniste. Il lutte contre les philosophes et subit de très vives attaques de leur part. Malgré son exaltation, Christophe de Beaumont est vénéré pour ses vertus de charité et de générosité. Inhumé à Notre-Dame-de-Paris, son cœur repose dans une chapelle de Saint-Cyprien [24].

BÉGIN, Émile. – Metz [57], 23 avril 1803 – Paris, 31 mai 1888. – Médecin, écrivain. – Fils d'un magistrat messin, il se destine à l'École Polytechnique puis, s'étant tourné vers la médecine, il est attaché à l'hôpital de Barcelone pendant la guerre d'Espagne. Reçu docteur à Strasbourg [67] en 1828, il revient à Metz où il fonde en 1830 l'hebdomadaire *L'Indicateur de l'Est*. En 1850, établi à Paris, il s'occupe de publications littéraires, est employé aux travaux de la commission chargée de publier la *Correspondance de Napoléon III*. Membre de nombreuses Académies et Sociétés de province, il est membre de la commission des monuments historiques de la Moselle et produit : *Histoire des sciences, des lettres, des arts... dans le pays Messin* (1832); *Biographie de la Moselle* (1832, 4 vol.); *Connaissance physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du Nord-Est de la France, Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1840); *Histoire des rues de Metz* (1845, 3 vol.); *Voyage pittoresques en Espagne et en Portugal, en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); de nombreux *Essais* sur l'histoire locale, des *Éloges*, une traduction de la *Moselle d'Ausone* (1840), une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol.). Il

se marie à Nancy [54] le 22 mai 1826 avec Anne-Charlotte Bonfils, née à Nancy le 18 septembre 1802, de Louis Joseph Bonfils (fils de François Joseph Bonfils ci-dessous) et Claire Victoire Dumont. Légion d'honneur. C'est à lui que Schmit doit d'avoir pris connaissance de la première satire de Gilbert (*Le Siècle*, 1774), dont on dit qu'il s'est vendu six exemplaires et qui est, déjà au XIX^e siècle, introuvable dans les bibliothèques.

BERNADOTTE, Jean-Baptiste. – Pau [64], 26 janvier 1763 – Stockholm [Suède], 8 mars 1844. – Roi de Suède. – Il a dix-sept ans lorsque, le 3 septembre 1780, il s'engage dans le régiment Royal-La Marine. Il effectue son instruction à Collioure [66] avant d'être envoyé en Corse et d'accomplir son destin. Adversaire du 18 Brumaire, stratège discutable et politique prudent, il sera promu maréchal et deviendra roi de Suède. Entre Pau, Collioure et la Corse, il n'a pu rencontrer Gilbert en 1780. Cette fable⁸ permet au maire de Fontenoy d'adresser un courrier en 1897 à Oscar II pour lui proposer de participer à la souscription finançant le projet de statue sur la place du village...

BERTON, Charles-Pierre. – Paris, v. 1732 – id., 12 décembre 1788. – Imprimeur, libraire. – Fils du libraire parisien Gabriel Charles Berton, sa mère est fille du libraire François Fétil. Il est reçu le 30 avril 1763 et exerce à l'enseigne « Au soleil levant » dans une maison de cinq étages qui lui appartient rue Saint-Victor (1763-1788). Il est spécialisé dans le livre religieux et le livre scolaire.

BEXON, Léopold-Charles-Amé. – Remiremont [88], 10 mars 1747 – Paris, 15 février 1784. – Historien, agronome, théologien. – Après des études à Toul [54] et Besançon [25], il est ordonné prêtre le 18 avril 1772. Reçu chanoine à la Sainte-Chapelle de Paris le 12 mai 1779, il est élu chantre, seconde dignité après celle de trésorier, le 3 janvier 1781. Historien de la Lorraine, protégé depuis 1777 par Marie-Antoinette, il doit son titre de gloire à sa collaboration avec Buffon à partir de 1777, pour lequel il rédige presque la moitié des neuf volumes in-4° de l'*Histoire naturelle des oiseaux*.

BIORD, Jean. – Châtillon-sur-Cluses [74], 16 octobre 1719 – Annecy [74], 11 mars 1785. – Évêque de Genève et Annecy à partir de

8 Elle a pour origine les *Souvenirs de la marquise de Créquy de 1710 à 1803* publiés par M. de Courchamps en 1867, et sera reprise par Laffay en 1897...

1764. – Voltaire, revendiquant le droit de présider sur ses terres de Ferney à l'exercice du culte, bâtit une église avec cette inscription : *Deo erexit Voltaire*. Prêchant à ses paysans un sermon contre le vol, il n'apprécie pas d'être blâmé par l'évêque d'Annecy. Un échange de correspondance s'ensuit, la situation s'aggrave quand le philosophe veut recevoir la communion pascale à sa paroisse. Il vient à bout de l'opposition de l'évêque mais n'obtient pas le succès escompté : les catholiques n'y voient qu'un sacrilège et les encyclopédistes qu'une « capucinade ». On a de Biord l'*Oraison funèbre de Louis XV, prononcée dans l'église métropolitaine de Saint-Jean-Baptiste de Turin, le 22 juin 1774*. . . (Turin, Impr. royale, s. d., in-4°, 42 p.). Et la mention de ce « pédant d'Annecy » dans le *Carnaval des auteurs*.

BLIN DE SAINMORE, Adrien Michel Hyacinthe. – Paris, 15 février 1733 – id., 26 septembre 1807. – Cherchant dans la carrière des lettres une ressource contre la ruine entraînée par une trop grande confiance de sa famille envers le système de Law, il débute dans l'art dramatique en 1773 avec *Orphanis*, tragédie qui connaît le succès et des critiques favorables de La Harpe. En 1776, il sera nommé censeur royal et recevra une pension sur la *Gazette de France*.

BOISJOLIN, Jacques-François-Marie Vieilh de. – Alençon [61], 29 juillet 1760 – Paris-Auteuil [75], 27 mars 1841. – Poète, sous-préfet. – Il a dix-sept ans lorsqu'il publie deux comédies pastorales, *L'Amitié et l'Amour ermites* (Paris, 1778, in-8°), *L'Amour filial* (1778, in-8°), jamais représentées. Il publie des poésies dans des recueils (*Le printemps*), dans l'*Almanach des Muses* et le *Journal de Paris*, collabore au *Mercur* et à la *Décade philosophique* (il en est le directeur après Ginguené). Attaché à l'éducation du duc de Chartres, il s'enthousiasme pour la Révolution. Il remplace La Harpe à son cours au Lycée de Paris (1790). Nommé chef du deuxième bureau des Affaires Étrangères (1792), chef de division au ministère des relations extérieures sous le Directoire, puis chargé d'un consulat à l'étranger, il est ensuite nommé professeur d'histoire à l'École centrale du Panthéon avant de faire partie du Tribunat durant deux ans, après le coup d'État du 18 brumaire. Il obtient la sous-préfecture de Louviers [27] (1805-1837). Il traduit en vers la *Forêt de Windsor*, de Pope (Paris, 1798, in-8°), loué par Marie-Joseph Chénier. Autres œuvres : *Dissertation sur les Cornes anciennes et modernes, ouvrage philosophique* (Paris, 1786, in-8°); *Chant*

funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt (1789); *Hymne à la souveraineté du peuple* (1799); *Affermissement de la 4^e dynastie par la naissance du roi de Rome, ode* (Paris, 1811, in-4°).

BONFILS, François-Joseph. – Champigneulle [54], 22 juillet 1742 – Nancy [54], 12 août 1823. – Commis à la régie des cuirs (1769-1770), premier commis au bureau de la Régie générale (1780), premier suppléant à la Justice de paix de Nancy (1823). – Marié le 29 juillet 1766 à Nancy avec Anne Biguet (Nancy, 1744 – id., 1819), il a quatre enfants, nés le 1^{er} octobre 1768 (François Joseph), le 31 juillet 1770 (François, qui sera un chirurgien très renommé), le 25 février 1779 (Louis Joseph, le père de Charlotte Bonfils, née en 1802, qui se marie en mai 1826 avec... Émile Bégin) et le 2 décembre 1780 (Jean-François). Il est l'un de ceux qui accueillent Gilbert à Nancy en 1772.

BOURBON, Louise-Marie-Adélaïde de, duchesse d'Orléans. – Paris, 13 mars 1753 – Ivry-sur-Seine [94], 23 juin 1821. – Dite Mademoiselle d'Ivry, puis Mademoiselle de Penthièvre, duchesse de Chartres (1769-1785), duchesse d'Orléans (1785-1821). Mariée le 5 avril 1769 à Versailles avec Louis Philippe de Bourbon, duc d'Orléans.

BUFFON, Georges Louis LECLERC, comte de. – Montbard [21], 7 septembre 1707 – Paris, 16 avril 1788. – Naturaliste, mathématicien, biologiste, cosmologiste, philosophe, écrivain. – Élu à l'Académie des sciences à l'âge de vingt-six ans, nommé en 1739 intendant du jardin du roi (actuel Jardin des Plantes), il consacre quarante années de sa vie à composer les trente-six volumes de l'*Histoire naturelle*, publiée de 1749 à 1789 par l'Imprimerie nationale. Il est la cible des Encyclopédistes qui n'apprécient pas son esprit indépendant, il se refuse à la controverse avec Voltaire et ses partisans. En 1763, il est nommé à l'Académie française et connaît une gloire universelle dès son vivant.

CHARLES II, dit l'Enfermé. – Madrid, 6 novembre 1661 – id., 1^{er} novembre 1700. – Fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, il meurt à trente-huit ans sans descendance, d'où la guerre de Succession d'Espagne.

CHARLES V. – Vienne [Autriche], 3 avril 1643 – Wels [id.], 18 avril 1690. – Duc de Lorraine et de Bar de 1675 à 1690. – Les États lorrains étant occupés par les troupes françaises, Charles V, parfois nommé

« le Duc sans duché », est élevé en exil. Renonçant à une carrière ecclésiastique avant de revêtir l'uniforme au service des Habsbourg, nommé généralissime des armées impériales en septembre 1675, il est reconnu la même année duc de Lorraine et de Bar (son oncle Charles IV étant mort le même mois) par l'ensemble des puissances européennes, hormis la France qui occupe son duché.

CHARLES XII. – Stockholm [Suède], 27 juin 1682 – Halden [Norvège], 11 décembre 1718. – Charles XII ou Carl de Suède, roi de Suède de 1697 à 1718, âgé de quinze ans à la mort de son père, se trouve confronté à la triple alliance du tsar de Russie (Pierre le Grand), de l'électeur de Saxe et roi de Pologne (Auguste II) et du roi de Danemark (Frédéric IV), qui veulent s'emparer de la Suède. Il réussit à vaincre le Danemark (1700), la Pologne (1704) et la Saxe (1706). Vaincu par les Russes à la bataille de Poltava (1709), il est contraint à l'exil et ne pourra rentrer en Suède qu'en 1714. Il se lance dans une nouvelle guerre contre le Danemark et est tué lors du siège de Fredriksten.

CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE. – Lunéville [54], 12 décembre 1712 – Château de Tervueren, près Bruxelles [Belgique], 4 juillet 1780. – Douzième enfant de Léopold I^{er}, duc de Lorraine et de Bar, et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, frère de l'empereur François I^{er} et d'Anne-Charlotte de Lorraine, prince lorrain au service de l'Autriche, il est gouverneur général des Pays-Bas autrichiens (1741-1744 et 1749-1780), grand maître de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques (1761-1780) et chevalier de l'Ordre de la Toison d'or. Il est le dernier prince de la maison de Lorraine.

CHAUVELIN, François-Claude, marquis de. – Paris, 1^{er} mars 1716 – Versailles [78], 24 novembre 1773. – Ambassadeur. – Lieutenant-général du roi de France à Gênes [Italie] (1749-1753), ambassadeur à la Cour de Turin [Italie] (1753-1765), commandant en chef des troupes du roi en Corse (1768-1769). Correspondant de Voltaire, il passe ses derniers jours à la cour, dans l'intimité de Louis XV, et meurt d'apoplexie à la table de jeu du roi. – Son fils François-Bernard (Paris, 29 novembre 1766 – Saint-Nicolas-lès-Cîteaux [21], 9 avril 1832) fait également une belle carrière : militaire, chambellan sous Louis XVI, ambassadeur sous la République, membre du Tribunal, préfet et intendant-général sous Napoléon, membre de l'Assemblée législative sous la Restauration.

CHEVALIER, André. – Bourg-en-Bresse [01], 1660 – Luxembourg, 10 décembre 1747. – Imprimeur, libraire, relieur. – Anne Chevalier (Luxembourg, 11 juin 1688 –?, 175.), sa fille et son successeur en 1747, épouse en 1711 le capitaine d’infanterie Pierre Michat, et poursuit la publication de *La Clef du cabinet des princes de l’Europe* lancée par son père en 1704. Le 25 mai 1753, un décret de l’impératrice Marie-Thérèse lui permet de continuer à exercer l’imprimerie. Sa fille unique Anne Michat, épouse de François Perle, échevin d’Arlon et avocat au Conseil de Luxembourg, fait valoir l’imprimerie sous le nom de sa belle-mère, puis lui succède après 1753 sous le nom « Héritiers d’André Chevalier » ou encore « André Chevalier » : elle poursuit la publication de *La Clef du cabinet des princes*, continué par le *Journal historique et littéraire* de l’abbé de Feller à partir d’août 1773. Elle exerce jusque vers 1789.

CHOPINEL, Jean. – Meung-sur-Loire [45], vers 1240 – Paris, vers 1305. – Continuateur du *Roman de la rose* de Guillaume de Loris, il prend soin (aux vers 10535 et suivants) de dire son nom et le lieu de sa naissance : « Puis vendra Jobans Chopinel / au cuer jolif, au cors inel / qui nestra seur Laire à Meun... ».

CIORANESCU, Alexandre. – Moroeni [Roumanie], 15 novembre 1911 – Tenerife [Espagne], 25 novembre 1999. – Romancier, traducteur, bibliographe : *Bibliographie de la littérature française du dix-huitième siècle*, Paris, Éd. du C.N.R.S., 1969-1970, 3 vol.

COLARDEAU, Charles-Pierre. – Janville [28], 12 octobre 1732 – Paris, 7 avril 1776. – Poète, dramaturge. – Gilbert le cite dans la préface de son *Début poétique* en 1771. Il a créé le terme « héroïde » pour désigner les lettres imaginaires, en vers, de personnages célèbres. De santé fragile ou... paresseux, il écrit peu : plusieurs tragédies, quelques épîtres. Il imite la *Lettre d’Héloïse à Abailard* de Pope (1756), traduit les deux premières *Nuits* d’Edward Young (1770), c’est suffisant pour qu’on le place dans les préromantiques du XVIII^e siècle. En janvier 1776, il entre à l’Académie française... et meurt le 7 avril sans avoir eu le temps de prononcer son discours de réception.

COLBERT, Jean-Baptiste. – Reims [51], 29 août 1619 – Paris, 6 septembre 1683. – L’un des principaux ministres de Louis XIV : contrôleur général des finances (1665-1683), secrétaire d’État de la Maison du roi et secrétaire d’État de la Marine (1669-1683). Il prépare le Code

noir relatif à l'administration de l'esclavage dans les colonies : la première version, mise au point par son fils Jean-Baptiste, sera promulguée par Louis XIV en 1685. Il est le fondateur des académies des inscriptions et des belles-lettres (1663), des sciences (1666), d'architecture (1671), ainsi que de l'Observatoire de Paris (1667). Académie française (1667).

COLIN, Louis. – Saulxures-sur-Moselotte [88], 20 mars 1847 – Saint-Dié-des-Vosges [88], janvier 1930. – Journaliste, publiciste, polémiste, poète. – Né dans une ferme, il fait ses études aux petits séminaires de Châtel [88] et Autrey [88], puis à Saint-Dié [88]. Renonçant à l'état ecclésiastique, il exerce divers métiers à Paris, devient professeur chez les Dominicains, précepteur. À partir de 1873, il écrit dans *L'Univers*, *Le Monde*, *La France nouvelle*, fait de la politique (droite cléricale) et produit de nombreux almanachs : en 1881, il poursuit la rédaction de l'*Almanach de la gaiété* après la mort de son créateur J.-C. Docteur. Il écrit dans *La Lecture au foyer*, la *Chronique de l'Est* et la *Gazette de l'Est*. Il fonde en 1890 le *Patriote orléanais* et plus tard la *Croix de la Mayenne*. Ses convictions religieuses s'affirment dans *Le Parfum de Lourdes* (1889) et *Notre-Dame de Pontmain* (1894). Polémiste catholique, il trouve un modèle dans le poète Gilbert à qui il consacre une de ses nombreuses notices (*Gilbert, son enfance, sa vie, son agonie, sa mort*, 1886). Il réussit à imposer l'idée d'ériger une statue sur la place de Fontenoy-le-Château, éloignant une sculptrice juive nommée Élixa Bloch au profit de la duchesse d'Uzès.

COLNET, Charles, Charles-Joseph-Maximilien DE COLNET DU RAVEL dit. – Mondrepuis [02], 7 décembre 1768 – Paris, 29 mars 1832. – Journaliste, écrivain. – En 1810, il publie un poème intitulé : *L'Art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*, en quatre chants, suivi d'une *Biographie des auteurs morts de faim* en prose. Ce texte est repris dans les *Œuvres complètes d'Hégésippe Moreau*, suivies des *Œuvres choisies de Gilbert* et de la *Biographie des auteurs morts de faim* par Colnet (1856).

CONDÉ, Louis II de Bourbon, prince de Condé, dit le Grand Condé. – Paris, 8 septembre 1621 – Fontainebleau [77], 11 décembre 1686. – Général pendant la guerre de Trente Ans, il est l'un des meneurs de la Fronde des princes. Fils de Henri II de Bourbon-Condé et de Charlotte-Marguerite de Montmorency, il porte les titres de prince de Condé, duc de Bourbon, duc d'Enghien, duc de Montmorency,

duc de Châteauroux, duc de Bellegarde, duc de Fronsac, gouverneur du Berry, comte de Sancerre (1646-1686), comte de Charolais (à partir de 1684), pair de France, premier prince du sang. Toute sa vie libertin, il se convertit au parti dévot deux ans avant de mourir, ce que Voltaire prend pour un signe de sénilité. Condé est un mécène éclairé : il protège Bossuet qui prononcera son oraison funèbre, Boileau, Racine, Molière, La Bruyère...

CONDORCET, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de. – Ribemont [02], 17 septembre 1743 – Bourg-la-Reine [92], 29 mars 1794. – Mathématicien, philosophe, homme politique, éditeur. – Auteur de travaux pionniers sur la statistique et les probabilités (analyse des modes de scrutin, « théorème du jury », « paradoxe de Condorcet »), et d'écrits philosophiques, on retient également son action politique. Il est l'élève, puis l'ami et le légataire universel de D'Alembert qui le soutient pour son élection à l'Académie royale des sciences (1769, secrétaire perpétuel en 1776). Il est nommé inspecteur général de la Monnaie (1775-1791). Il défend les droits des minorités (membre fondateur de la Société des amis des Noirs). Élu à l'Académie française (1782). Sous la Révolution, il siège avec les Girondins et propose une refondation du système éducatif et du droit pénal. La Convention ordonne son arrestation en 1793, il se cache à Paris pendant neuf mois et tente de fuir : arrêté, il est placé dans une cellule et retrouvé mort le surlendemain sans que les circonstances de son décès soient élucidées.

CONUS, Jules Charles. – Épinal, 21 janvier 1824 – id., 10 janvier 1905. – Érudit. – Fils naturel de Julie Conus, marchande de nouveautés. Agrégé de l'Université, maître d'études au collège royal de Nancy [54] (1844-1845), régent de 8^e au collège de Bar-le-Duc [55] (1845-1848), régent de 2^e et 3^e au collège de Remiremont [88] (1848-1858), régent de rhétorique (1858-1873). Inspecteur d'académie à Moulins [03] (1873), Vesoul [70] (1874), Épinal [88] (1876). Membre titulaire de la Société d'émulation des Vosges dès 1856, il donne des conférences publiques à l'hôtel de ville d'Épinal de 1866 à 1872. Il se marie à Remiremont le 12 mai 1856 avec Augustine Zoé Laurent, institutrice. Légion d'honneur, 1879. Veuf, il décède en son domicile sis au n° 1 de la... rue Gilbert, à Épinal.

CORNEILLE, Pierre. – Rouen [76], 6 juin 1606 – Paris, 1^{er} octobre 1684.

- Dramaturge. – Devenu avocat, il se met à écrire pour le théâtre. Parmi les trente-deux qui composent son répertoire, la plus connue reste *Le Cid* (1637). Citons aussi *Médée* (1635), *L'Illusion comique* (1636), *Horace* (1640), *Cinna* (1641), *Polyeucte* (1642), *Rodogune* (1644), *Héraclius* (1647), *Nicomède* (1651), *Tite et Bérénice* (1670)... Élu à l'Académie française (1647), il délaisse un moment la scène pour traduire en vers *L'Imitation de Jésus-Christ* puis se consacre de nouveau au théâtre : *Œdipe* (1659) sera son dernier succès. Dépité à la suite de plusieurs échecs, il se retire (1674), dix ans avant sa disparition.
- COTIN, Charles. – Paris, v. 1604 – id., décembre 1681. – Ecclésiastique, poète, essayiste, polémiste. – Connu pour être à la fois l'une des principales victimes des satires de Boileau et le modèle de Trissotin, pédant coureur de dot des *Femmes savantes* de Molière.
- COURBE, Charles Joseph Stanislas. – Toul [54], 25 janvier 1839 – Nancy [54], 5 février 1885. – Historien. – Comptable de métier, il fonde ses travaux sur la découverte d'un cadastre de Nancy datant de 1767. Il publie, entre autres, des *Promenades historiques à travers les rues de Nancy au XVIII^e siècle, à l'époque révolutionnaire et de nos jours* (Nancy, 1883).
- COUSIN DE COURCHAMPS, Pierre-Marie Jean, dit Maurice. – Saint-Servan-sur-Mer [35], 5 avril 1783 – Paris, 1849. – Publiciste, gastronome. – Auteur de mémoires apocryphes intitulés *Souvenirs de la Marquise de Créquy de 1710 à 1803*, supercherie littéraire qui paraît en 1834 et rencontre un immense succès. Excentrique, intrigant littéraire et mondain, il s'est aussi fait appeler : O'Rourke de Cousen de Courchamps.
- CRÉBILLON, Claude-Prospér JOLYOT DE, dit Crébillon fils. – Paris, 14 février 1707 – id., 12 avril 1777. – Écrivain, censeur. – Il écrit pour le théâtre, publie des romans licencieux (*Le Sofa*, 1742, *La Nuit et le moment...*), avant de devenir censeur royal, l'un des trente-deux, s'agissant des belles-lettres, placés sous l'autorité du lieutenant de police. Il obtient cette charge en 1759, une fonction qu'a autrefois occupé son père, grâce à la protection de la marquise de Pompadour... .
- CRÉQUY, Renée Caroline Victoire FROULAY DE TRESSÉ, marquise de. – Saint-Denis-de-Gastines [53], 19 octobre 1714 – Paris, 2 février 1803. – Femme de lettres. – Mariée à Paris en 1737 avec Louis-Marie de Créquy, marquis d'Hémont, veuve en 1741, elle tient un salon fréquenté par D'Alembert, Rousseau, Voltaire ou Sénac de Meilhan.

Ruinée par la Révolution, elle meurt dans la misère. Ses « souvenirs » apocryphes ont été rédigés par Cousin de Courchamps.

CRILLON, Louis Athanase DES BALBES DE BERTON DE CRILLON, dit abbé de. – Avignon [84], 1726 – id., 26 juin 1789. – Ecclésiastique, homme de lettres. – Agent général du clergé depuis 1755, il est l'un des adversaires des philosophes. Son ouvrage intitulé *De l'Homme moral* (Paris, Desprez, 1771) réfute les théories matérialistes d'Holbach et tente de ramener les philosophes au catholicisme.

D'ALEMBERT, Jean LE ROND. – Paris, 16 novembre 1717 – id., 29 octobre 1783. – Philosophe, géomètre, mathématicien, secrétaire perpétuel de l'Académie française. – Fils naturel du chevalier Destouches et de Mme de Tencin qui l'abandonne dès sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean Le Rond dont on lui donne le nom. Entré à l'Académie des Sciences à vingt-trois ans, nommé à l'Académie de Berlin à vingt-huit, il refuse à Frédéric II de venir habiter Berlin, et à Catherine de Russie de diriger l'éducation de son fils malgré la promesse d'un traitement annuel de cent mille livres. Membre de toutes les académies d'Europe, ami de tous les philosophes, familier de tous les salons, il est pensionné par Mme Geoffrin qui lui lègue une rente viagère de 1275 francs. Chez Mme du Deffant, il rencontre Mlle de Lespinasse avec laquelle il vit vingt ans. Élu à l'Académie le 28 novembre 1754, il exerce une influence despotique depuis qu'il en devient secrétaire perpétuel le 9 avril 1772. Ami de Voltaire depuis 1745, associé à Diderot pour l'*Encyclopédie*, il écrit le *Discours préliminaire*, son meilleur écrit, où il expose la philosophie naturelle et l'esprit scientifique qui président à l'œuvre entreprise. Il écrit une histoire de l'Académie : *Éloges des académiciens morts de 1700 à 1770*. C'est auprès de lui qu'à son arrivée à Paris, Gilbert cherche d'abord protection. En vain.

DELILLE, Jacques. – Clermont-Ferrand [63], 22 juin 1738 – Paris, 2 mai 1813. – Poète, académicien, traducteur du latin et de l'anglais, professeur au Collège de France. – Sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile (1770) le fait unanimement reconnaître. Élu à l'Académie française en 1772, recalé par le maréchal de Richelieu qui intervient auprès de Louis XV pour annuler son élection, il est réélu en 1774. Il est nommé à la chaire de poésie latine du Collège de France. En 1782, le poème des *Jardins*, son œuvre la plus célèbre, est un nouveau

triomphe. En 1786, il se met en ménage avec sa gouvernante, Marie-Jeanne Vaudechamps qu'il épouse en 1799. Sous le Directoire, il se retire à Saint-Dié [88], pays de sa femme, puis quitte la France après la chute de Robespierre, pour passer en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Rentré en France en 1802, il retrouve sa chaire au Collège de France et son fauteuil à l'Académie. Il écrit en 1808 *Les Trois Règnes de la Nature*. Devenu aveugle à la fin de sa vie, il meurt d'une attaque d'apoplexie. Son corps est exposé pendant trois jours sur un lit de parade au Collège de France. Considéré comme le plus grand poète français, il reçoit des funérailles grandioses. Cité par Gilbert dans son avertissement à *La Mort d'Abel*, il reprend le vers fameux du jeune poète : *Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur* (*Didon à Énée*, v. 145) dans son *Énéide* traduite de Virgile (1804).

DENIS Mme. – Voir Marie-Louise MIGNOT.

DESFONTAINES, Pierre-François Guyot. – Rouen [76], 29 juin 1685 – Paris, 16 décembre 1745. – Journaliste, critique, traducteur, ecclésiastique. – Connu pour ses querelles avec Voltaire, il peut être considéré comme le fondateur de la nouvelle critique littéraire et du journalisme en France : il prône la critique esthétique et morale des ouvrages au lieu de se borner à les résumer ou en reproduire de longs extraits. Jésuite, puis curé de campagne, « il se démet de sa charge pour venir à Paris tâter de la littérature », lit-on dans le *Dictionnaire des lettres françaises, XVIII^e siècle* : « Là, grâce à sa culture et à son esprit, il se fait tout de suite un nom, entre comme rédacteur principal au Journal des savants qu'il renfloue, est fort répandu dans les salons, les cafés, les cercles littéraires de la capitale, quand, accusé de sodomie, il est arrêté et enfermé à Bicêtre. Il y allait pour lui des galères si Voltaire [...] n'avait obtenu sa liberté. Malheureusement, après quelques mois à peine, Desfontaines reprenant sa besogne de journaliste, se permettait de façon assez basse, il faut en convenir, et la plupart du temps sous le voile de l'anonymat, d'en user à l'égard de son bienfaiteur, en appréciant ses ouvrages comme si rien ne s'était passé entre eux. Voltaire [...] se contint quelque temps, mais éclata dans un pamphlet féroce : *Le Préservatif* (1738), où les allusions les plus vives étaient faites aux malheurs judiciaires de Desfontaines et à leur cause. Celui-ci [ne put] lutter avec un adversaire qui ne ménagea plus rien désormais : prose, vers, romans, lettres, épigrammes,

pour l'abattre et le déshonorer. [...] Desfontaines vaut mieux pourtant que sa réputation. Le livre intitulé *L'Esprit de l'abbé Desfontaines*, composé par l'abbé de la Porte de morceaux pris dans les articles du journaliste, contient plus d'une page qui puisse encore se lire [...]. On peut douter de l'impartialité et de la bonne foi de Desfontaines critique littéraire, on ne peut méconnaître son savoir, son esprit et son goût. »

DESOYE ou DE SOYE, François Ignace. – Dole [39], v. 1726 – id., 29 août 1786. – Procureur au bailliage de Dole. – Fils d'un procureur en la chambre des comptes de Dole. Il héberge le jeune Gilbert à Dole pendant les six premiers mois de 1766.

DIDEROT, Denis. – Langres [52], 5 octobre 1713 – Paris, 31 juillet 1784. – Écrivain, philosophe, encyclopédiste, romancier, dramaturge, conteur, essayiste, dialoguiste, critique d'art, critique littéraire et traducteur. – Maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* (achevée en 1766 pour les textes, 1772 pour les planches), grand ami de Saint-Lambert, il considère le mot « philosophe » comme un sobriquet.

DORAT, Claude Joseph. – Paris, 31 décembre 1734 – id., 29 avril 1780. – Poète, dramaturge, romancier. – Il intègre le barreau, puis les mousquetaires du roi, avant de se tourner, lui et sa fortune, vers le monde des lettres. Il touche à tous les genres : poésie, tragédie (*Zulica*, 1760 ; *Théagène et Chariclée*, 1763), comédie, contes et fables, romans, épîtres, odes, héroïdes, madrigaux, épigrammes... et se ruine à financer la publication de ses œuvres richement illustrées. C'est l'un des principaux pourvoyeurs de l'*Almanach des muses*. En 1770, un recueil intitulé *Les Baisers* connaît un énorme succès. Ami de Fréron et Beaumarchais, vanté par *L'Année littéraire*, il se déclare l'ennemi des philosophes... qui nuisent à sa carrière et à son élection à l'Académie, élection qu'il brigue vingt fois ! Il reprend la direction du *Journal des Dames* de mars 1777 à juin 1778. Ses *Œuvres complètes* en vingt volumes sont publiées de son vivant, de 1764 à 1780. Il meurt endetté six mois avant Gilbert dont il est un ami.

DORMOND DE BELLOY, Pierre Laurent BUIRETTE dit. – Saint-Flour [15], 17 novembre 1727 – Paris, 5 mars 1775. – Comédien, auteur dramatique. – Après avoir abandonné le barreau, et sa famille, pour s'enfuir en Russie et vivre sa vocation de comédien, il revient à Paris en 1761. Acteur passable et auteur médiocre, il souhaite acclimater

en France la tragédie nationale : *Le Siège de Paris* (1765) remporte l'un des plus étonnants succès dramatiques du siècle. Une autre tragédie, *Gabrielle de Vergy* (1770) fait beaucoup parler d'elle. Il écrit encore *Titus* (1760), *Zelmire* (1762), *Gaston et Bayard* (1770), *Pierre le Grand* (1772).

DUBRUNFAUT, Pierre Augustin. – Lille [59], 1^{er} septembre 1797 – Paris, 7 octobre 1881. – Chimiste, industriel, collectionneur. – Connu pour ses études de chimie organique et leurs applications aux produits agricoles. Sa seule collection d'autographes des membres de la Convention comprenait six-cent-quatre-vingt-douze signatures. Il meurt asphyxié accidentellement à son domicile dans le quartier de Bercy.

DURIVAL. – S'agit-il de Claude (Saint-Aubin-sur-Aire [55], 4 mars 1728 – Heillecourt [54], 2 mars 1805), ancien secrétaire du Cabinet du roi de Pologne, greffier de son Conseil et de l'Académie de Nancy et de Metz, économiste, agronome, rentier qui, célibataire, se retire à Heillecourt à partir de 1766 et s'occupe d'agriculture et de vignobles ? Ou de son frère aîné Nicolas (Commercy [55], 13 novembre 1713 – Heillecourt [54], 21 décembre 1795) ?

DUROSOUY, Pierre Barnabé FARMAIN DU ROSOUY, dit. – Paris, 1743 – id., 25 août 1792. – Homme de lettres. – Il publie à dix-neuf ans son premier recueil de vers et s'attaque à tous les genres. Hoefler écrit : « Dans aucun de ces ouvrages, il ne s'élève au-dessus du médiocre⁹ ». De 1770 à 1789, il fait représenter un grand nombre de tragédies et de comédies (*Azor ou les Péruviens*, 1770). « Il composa, entre autres pièces de théâtre, deux drames lyriques dont *Henri IV* est le héros. Le premier, qui portait pour second titre *la bataille d'Ivry*, fut représenté en 1774 et eut quelque succès parce que la pièce est parsemée de bons mots et de sentences de *Henri IV*. Mais toutes les fois que l'auteur y a mis son esprit à la place de celui du bon roi, il fait figurer ce monarque d'une manière si ridicule que *Louis XVI*, lorsque ce drame fut joué devant lui, déclara qu'il le ferait arrêter si les représentations n'en étaient pas aussi avancées. Le second de ces drames a pour titre *le siège de Paris* : *Henri IV* n'y est pas mieux traité, et l'auteur ne parvint à faire mettre sa pièce à l'étude en 1775 qu'en

9 *Nouvelle biographie générale*, sous la dir. de M. le Dr Hoefler, Paris, Firmin Didot Frères, 1863, t. 42, p. 832.

employant tous ses protecteurs¹⁰ ». Selon La Harpe, dans *La Réduction de Paris sous Henri IV* (1775), le Béarnais parle comme Arlequin : cette pièce a valu à Durosoy le surnom de « Ravailac second »... Devenu membre de plusieurs académies, son dévouement à la monarchie lui fait prendre la défense de Louis XVI après Varennes : arrêté le 13 août 1792, accusé de trahison et de conspiration, condamné le 25 à 17 h 30, il est guillotiné à 21 h.

DUTHÉ, Rosalie, Catherine Rosalie GÉRARD, dite. – Versailles [78], 23 novembre 1748 – Paris, 24 septembre 1830. – Actrice, danseuse, modèle (portraits, nus), courtisane. – La blonde Rosalie collectionne les aventures avec des nobles : le duc de Durfort, le marquis de Genlis, le jeune duc d'Artois futur Charles X... Elle cultive l'habitude étrange d'observer une longue pause avant de déclamer son texte, ce qui lui vaut une réputation de ravissante idiote.

DUVERNET, Théophile-Imarigeon. – Ambert [63], 1734 ? – Paris, 1796. – Ecclésiastique. – En 1781, il s'offre des ennuis avec *Monsieur Guillaume ou le Disputeur* en abordant des idées osées pour l'époque : « Tout peuple qui a bien voulu être libre a toujours fini par l'être ; l'insurrection des Américains était d'un bon exemple pour l'Europe ; toute société mal gouvernée était en droit de se régénérer quand elle le pouvait sans beaucoup d'inconvénients ; l'homme de lettres citoyen devait savoir braver la Bastille » (*La Bastille dévoilée, ou Recueil de pièces authentiques pour servir à son histoire*, Paris, Desenne, 1789, t. III, p. 45). Embastillé pendant plusieurs mois, il met cette « retraite » à profit pour écrire sa *Vie de Voltaire*.

ESTOURMEL, François de Sales Marie Joseph, comte d'. – Paris, 26 juin 1783 – id., 13 décembre 1852. – Administrateur, voyageur, homme politique, homme de lettres. – Chevalier de Malte, gentilhomme de la chambre du Roi, conseiller d'État, tour à tour sous-préfet de Château-Gontier-sur-Mayenne [53], Vitré [35], préfet de l'Aveyron, de la Sarthe, d'Eure-et-Loir, des Vosges (du 27 juin 1823 au 7 avril 1824) et de la Manche. Légion d'honneur. Il publie : *Souvenirs de France et d'Italie dans les années 1830, 1831 et 1832* (Paris, 1848 ; rééd. 1861) et *Derniers souvenirs du comte Joseph d'Estourmel* (Paris, 1860, publication posthume).

10 Mastrella, *Œuvres complètes de Gilbert*, Dalibon, 1823, p. 41.

FANIER, Alexandrine. – Cambrai [59], 26 octobre 1745 – Paris, Maison de Santé de Montmartre, 3 juin 1821. – Actrice de la Comédie-Française (1766-1786). – Après avoir été la maîtresse et, dit-on, l'épouse secrète de Dorat, elle s'unit en 1793 à Louis-Marie Gasse, huissier de la chambre du roi sous la Restauration.

FERLET, Edme (? , 1750 – Paris, 24 novembre 1821). – Professeur de lettres à l'université de Nancy, puis chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, secrétaire de l'archevêché de Paris. – Il publie : *Éloge de l'imprimerie, discours qui a remporté le prix des belles-lettres*, société royale des sciences et belles-lettres de Nancy (1771), *Sur le bien et le mal que le commerce des femmes a fait à la littérature*, ouvrage couronné par l'académie de Nancy en 1772, *De l'abus de la philosophie par rapport à la littérature* (Nancy, 1773), *Éloge de M. le chevalier de Solignac, secrétaire du cabinet du feu roi de Pologne* (Nancy, 1774)... Il prononce l'oraison funèbre de Christophe de Beaumont le 20 décembre 1782 en l'église de Saint-Roch à Paris (Paris, 1784). Gilbert le fréquente et lui vend quelques livres.

FONTAINE DE SAINT-FRÉVILLE, Louis. -?, 1750-?, ?. – « Bachelier en droit, maître ès-arts », auteur d'une *Épître sur ces mots de Marc-Aurèle : Qu'il est beau de s'instruire, même dans la vieillesse*, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1775. « Le seul littérateur de ce nom que nous connaissions, c'est le traducteur de l'*Arithmétique poétique* d'Young, à qui l'on doit aussi de *Nouveaux éléments d'agriculture ou le Parfait fermier*, l'*Histoire des nouvelles découvertes dans la mer du Sud*, et un *Supplément au voyage de Bougainville*, traduit de Banks et Solander : tous ouvrages qui parurent de 1772 à 1776. Mais notre satirique aurait-il voulu parler d'un traducteur de Virgile, M. Fontaines de Saint-Fréville, dont le début brillant fit tomber, suivant Rivarol, la plume des mains de Delille ? La traduction de M. Fontaine commençait ainsi : Vis-à-vis les canaux où le Tibre, à son but, / Dans le sein de Thétis épanche son tribut » (Mastrella, *Œuvres complètes de Gilbert*, Dalibon, 1823, p. 70).

FOUCHY. – Voir Paul Grandjean de Fouchy.

FOURNEL, François Victor. – Cheppy [55], 8 février 1829 – Tessed-la-Madeleine [61], 7 juillet 1894. – Homme de lettres. – Ayant fait ses études à Verdun [55] et Paris (licence ès-lettres), il se destine à l'enseignement... et débute dans le journalisme en avril 1854 pour

la *Revue de Paris*. Il épouse en 1855 à Paris [5^e arr.] la fille du peintre Jean-Baptiste Duchesne, de Gisors [27]. Il publie : *Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire* (1858), *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858), *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés au xvii^e siècle* (1862), *Voyages hors de ma chambre* (1878), etc. D'une érudition peu commune, il fournit de nombreux articles à *L'Illustration*, au *Musée des familles*, au *Journal pour tous*, à *L'Artiste*, la *Gazette de France*, le *Correspondant*, etc.

FRÉRON, Élie Catherine. – Quimper [29], 18 janvier 1718 – Montrouge [92], 10 mars 1776, père du suivant. – Journaliste, critique littéraire, polémiste. – Fils d'un orfèvre, il entre au collège Louis-le-Grand en 1734, puis effectue un an de noviciat à la Compagnie de Jésus. Professeur au collège royal de Caen (1736), à Louis-le-Grand (1737-1738), muté en 1739 à Alençon [61] pour avoir porté des habits laïcs alors qu'il est novice chez les Jésuites, il obtient en avril 1739 d'être relevé de ses vœux. Il commence sa carrière de journaliste en tant que collaborateur de l'abbé Desfontaines, rédacteur du périodique *Observations sur les écrits modernes* (1739-1743). Il est reçu franc-maçon dans la loge de l'Union de Procope (1744). Il crée son premier périodique, *Les Lettres de Madame la Comtesse sur quelques écrits modernes*, sans nom d'auteur (1745). Il est emprisonné à Vincennes pour avoir irrité la marquise de Pompadour dans sa dix-neuvième *Lettre*, ce qui a pour effet de stopper cette publication (1746). Il publie des biographies de La Fontaine et de Pope, établit la *Correspondance* du comte de Tessin, produit une adaptation de la *Matrone d'Éphèse*, une enquête sur Marie Stuart, des poèmes, des *Nouvelles à la main*, rend des services à Choiseul ou à la Cour... De janvier 1749 à janvier 1754, il fait paraître un nouveau périodique, *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, sans nom d'auteur, publication interrompue en 1750 et 1752 à cause d'articles critiquant les philosophes. Il est le premier à prôner le drame dès 1750. Partisan d'une littérature fondée sur les grands modèles du passé, adversaire de Voltaire et des philosophes, il fonde *L'Année littéraire* en février 1754 (huit vol. par an). La même année, D'Alembert et Diderot s'opposent à sa nomination à l'Académie de Berlin. Partisan du trône et de l'autel contre les philosophes et les encyclopédistes, il considère Voltaire comme le mauvais génie du siècle. Fidèle au roi et au gouvernement, il a néanmoins

l'esprit réformateur, critique les abus, fait des propositions pour améliorer le statut des paysans. Son plus grand tort est d'oser critiquer les philosophes en général et Voltaire en particulier : « Faible roseau, j'ai l'insolence de ne pas plier devant ces cèdres majestueux » (*Année littéraire*, 1772, t. I, p. 5). Le dernier article de Fréron date de novembre 1775. Il est membre des académies d'Angers, Arras, Caen, Marseille, Montauban, Nancy. Parmi ses protecteurs, il peut compter le duc Stanislas, la reine et de nombreuses grandes dames, le dauphin, d'Argenson, Choiseul, d'Aiguillon, ses frères en maçonnerie... Parmi ses disciples : Palissot (qui le trahira pour Voltaire après 1760), Favart, Louis Racine, La Condamine, Barthélémy, le père Desbillons, Colardeau, Dorat, Cochin, Blondelle, Patte, Baculard, La Beaumelle, Sabatier, Grosier et Gilbert, sans oublier le clan familial et clérical des Royou qui ravira l'héritage à son fils Stanislas. Ce dernier, l'abbé Royou, l'abbé Grosier et l'abbé Geoffroy continuent la publication de l'*Année littéraire* jusqu'en 1790.

FRÉRON, Stanislas Louis Marie. – Paris, 17 août 1754 – Les Cayes [Saint-Domingue], 15 juillet 1802, fils du précédent, neveu de l'abbé Royou. – Il n'a pas vingt-deux ans, au décès de son père, lorsqu'il prend momentanément sa suite à la direction de *L'Année littéraire*. Il est élu député à la Convention (1792). Proche de Marat, il se fait remarquer par sa violence (« missionnaire de la Terreur », instigateur de répressions sanglantes des girondins et des royalistes à Marseille et Toulon [83], 1793). Ennemi de Robespierre, il conduit la réaction thermidorienne avec Tallien. Napoléon Bonaparte, premier consul, le nomme sous-préfet à Saint-Domingue alors en proie à la rébellion de Toussaint Louverture. Il meurt de la fièvre jaune deux mois plus tard.

FRONSAC, Louis-Antoine-Sophie de Vignerot du Plessis, duc de. – Paris, 4 février 1736 – id., 4 février 1791. – Fils de Louis-François-Armand de Vignerot du Plessis (1696-1788), duc de Richelieu, maréchal de France, et d'Élisabeth-Sophie de Lorraine-Harcourt, princesse de Guise (1710-1740). 8^e duc de Fronsac puis 4^e duc de Richelieu (1788), prince de Mortagne, marquis du Pont-Courlay, comte de Cosnac, baron de Barbezieux, baron de Coze et baron de Saugeon, il est général. La marquise de Pompadour veut qu'il épouse sa fille ; le duc de Richelieu, père du jeune homme, esquivé la demande en prétendant

que la mère de son fils étant princesse de Lorraine – une maison supérieure à celle des Richelieu –, il doit obtenir l'accord du chef de cette famille qui n'est autre que l'empereur François I^{er} du Saint-Empire : la marquise ne pousse pas plus loin ses revendications. Il épouse le 25 février 1764 Adélaïde-Gabrielle de Hautefort, dont il a un fils, le duc Armand-Emmanuel (1766-1822), premier ministre sous la Restauration. Il se remarie le 20 avril 1776 avec Marie-Antoinette de Galliffet qui lui donne deux filles. Il est Premier gentilhomme de la Chambre en survivance de son père, puis maréchal de camp et enfin lieutenant général (1780).

GARNIER, Auguste Désiré (Lingreville [50], 24 octobre 1812 – Paris [7^e arr.], 24 mai 1887) et GARNIER François Hippolyte (Lingreville, 14 mars 1815 – Paris, 13 juillet 1911). – Éditeurs. – Tous deux célibataires, ils sont dits *Garnier frères*. Habitant Paris depuis 1828, commis-libraires, ils s'établissent en 1833 au Palais-Royal et acquièrent divers fonds : Delloye (1841), Dubochet (1848), Salva (1849), Langlois-Leclercq (1859). Ils tentent des formats nouveaux, des collections à bon marché, se lancent dans la littérature légère et les actualités. Plusieurs publications, produites au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848-1849, comme *La Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats*, atteignent les chiffres jusqu'alors inconnus en librairie de cinq à six cent mille exemplaires. Ils réimpriment les traductions des *Auteurs latins* de Panckoucke, dont ils deviennent propriétaires en 1854. Ils abordent les grandes collections littéraires, notamment celle des *Chefs-d'œuvre de la littérature française* et celle des principaux écrivains du XVIII^e siècle : Voltaire, Diderot, la *Correspondance littéraire* de Grimm, etc., entreprennent une série de *Dictionnaires* portatifs des langues anciennes et modernes. – Leur plus jeune frère, Baptiste Louis Garnier, fixé depuis 1838 au Brésil, dirige leur principale maison à l'étranger, dont il devient ensuite le propriétaire.

GESSNER, Salomon. – Zurich [Suisse], 1^{er} avril 1730 – id., 2 mars 1788. – Poète, peintre, graveur. – Son univers est un paradis terrestre où bergères et bergers sont beaux, pieux, honnêtes et vertueux. Prônée par Jean-Jacques Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse*, la Suisse idyllique trouve son origine chez Gessner. D'autres œuvres, comme *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, lui doivent beaucoup. Il traduit en allemand *L'Entretien d'un père avec ses enfants* de Diderot qui a

traduit en français ses *Idylles* (1756) largement imitées au XVIII^e siècle. Gilbert imite en vers le chant IV de sa *Mort d'Abel* en prose.

- GODESCART, Jean-François. – Rocquemont [76], 1728 – Paris, 21 août 1800. – Ecclésiastique. – « Cet homme estimable par ses qualités avait été successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon-Repos, près de Versailles, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, et enfin de Saint-Honoré à Paris. Il a publié plusieurs ouvrages, mais son zèle religieux semble l'avoir entraîné parfois au-delà des bornes de la raison et de la vérité [...]. La révolution réduisit ce pasteur à une profonde misère, et, pendant les temps de troubles, il mit son talent à profit en devenant correcteur dans une imprimerie » (E. et H. Daniel, *Biographie des hommes remarquables du département de Seine-et-Oise*, Rambouillet, Chaignet, 1832, p. 201).
- GRANDJEAN DE FOUCHY, Jean-Paul. – Paris, 10 mars 1707 – id., 15 avril 1788. – Astronome, auditeur à la Chambre des comptes, membre de l'Académie des sciences. – On se souvient de lui parce qu'il fut secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de France de 1744 à 1776.
- GRÉGOIRE, Henry Baptiste. – Vého [54], 4 décembre 1750 – Paris, 28 mai 1831. – Ecclésiastique, homme politique, écrivain. – Curé d'Embermenil [54]. Membre de l'Institut de France (Sciences Morales et Politiques, 1795 ; Inscriptions et Belles-Lettres, 1803, exclu en 1816). Évêque constitutionnel de Blois (1791-1801). Député aux États Généraux de 1789 (bailliage de Nancy [54]). Membre du Sénat. Fondateur du Conservatoire national des arts et métiers et du bureau des longitudes (1794). Il est l'homme du rapport à la Convention nationale sur la nécessité de détruire les patois (1794) de manière à ce que les populations soient perméables aux directives de Paris... Ses cendres sont transférées au Panthéon (1989).
- GREUZE, Jean-Baptiste. – Tournus [71], 21 août 1725 – Paris, 21 mars 1805. – Peintre, dessinateur. – Élève du peintre lyonnais Charles Grandon, il le suit à Paris où il s'installe en 1750. Il connaît le succès avec un *Père de famille lisant la Bible à ses enfants* (1755) et part étudier à Rome (1755-1757). En 1759, il épouse Anne-Gabrielle Babuty, fille d'un libraire du quai des Augustins. Leur fille, Anna-Geneviève (Paris, 16 avril 1762 – id., 6 novembre 1842), sera peintre comme lui. Ses œuvres, souvent à visée morale, ont pour titres : *L'Accordée*

de village (1761), *La Piété filiale* (1763, acquis par Catherine II, auj. au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg), *La Mère bien aimée* (1769), *Le Fils ingrat* et *Le Fils puni* (1778, tous deux au Louvre). En 1769, il est élu à l'Académie royale de peinture et de sculpture comme peintre de genre : déçu – il espérait être reçu comme peintre d'histoire –, il ne participe plus aux Salons jusqu'en 1800. Franc-maçon, ami de Baculard d'Arnaud et de Louis-Sébastien Mercier dont il fait le portrait de l'épouse vers 1780¹¹, il est connu de Gilbert qui lui adresse deux poèmes en 1779.

GRIMM, Frédéric Melchior, baron de. – Ratisbonne [Allemagne], 26 décembre 1723 – Gotha [Allemagne], 19 décembre 1807. – Diplômé, homme de lettres bavarois d'expression française, critique, secrétaire du Comte de Friesen (1753-), ministre de la Ville de Francfort (1776-). – *La Correspondance littéraire, philosophique et critique* est une gazette de la vie littéraire et artistique française (1753-1773), secrètement adressée de Paris à des abonnés étrangers, notamment à Frédéric II, dirigée par l'abbé Raynal (1753), puis par Melchior de Grimm jusqu'en 1773. Diderot et d'autres encyclopédistes collaborent à cette entreprise.

GROSIER, Jean-Baptiste Gabriel. – Saint-Omer [62], 17 mars 1743 – Paris, 8 décembre 1823. – Ecclésiastique. – Formé par les Jésuites, membre de leur société, chanoine de l'église Saint-Louis-du-Louvre, bibliothécaire de Monsieur à l'Arsenal, Fréron le prend comme collaborateur de *L'Année littéraire* (1771). Après la mort de ce dernier, il s'associe les abbés Geoffroy et Royou pour la rédaction du journal. Connu pour son *Histoire générale de la Chine* (13 vol. in-4°, 1776-1787), il est nommé sous la Restauration conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

GRÜN, Alphonse. – Strasbourg [67], 8 mars 1801 – Paris, septembre 1866. – Journaliste. – Il fait ses études classiques à Strasbourg, est reçu avocat, collabore aux travaux de jurisprudence de Dalloz et publie plusieurs ouvrages de droit. Il dirige en 1837 le *Journal général de France*, organe du parti conservateur, lorsqu'il est de 1840 à 1852 mis à la tête du *Moniteur*. En 1856, il est nommé chef de la section législative et judiciaire aux archives de l'Empire. Il publie divers travaux d'économie sociale, de littérature ou de droit à l'usage de l'éducation. Légion d'honneur 1845.

11 Tableau conservé au musée des beaux-arts de Montréal (MBAM).

GUDIN DE LA BRENELLERIE, Paul-Philippe. – Paris, 6 juin 1738 – id., 26 février 1812. – « [...] comme Beaumarchais fils d'un horloger de Paris ; il dédaigna comme lui la profession de son père pour cultiver les arts de l'esprit, et l'amitié la plus étroite les lia tous deux jusqu'à la fin de leur carrière ». À l'époque où Gilbert traitait Gudin comme un auteur dont on pouvait ordonner le deuil, ce littérateur venait de faire jouer une tragédie intitulée *Coriolan*, et qui n'avait point réussi. Mais ce n'était pas là son seul titre littéraire ; on avait déjà de lui trois autres tragédies : la première, *Clytemnestre ou la Mort d'Agamemnon*, ouvrage de sa première jeunesse, et qui n'avait été privé des honneurs de la représentation que par la difficulté de trouver des actrices pour les principaux rôles ; la seconde, *Hugues le Grand*, qui eut le même sort, et qui offrait, dit-on, des beautés du premier ordre ; la troisième, *Lothaire et Valrade ou le Royaume mis en interdit*, qui ne fut pas non plus représentée, mais qui fut publiée à Genève en 1767, et brûlée à Rome en 1768. Le même auteur avait fait paraître à Deux-Ponts, en 1776, un ouvrage ayant pour titre : *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne* ; mais la police en défendit l'introduction en France. Gudin fut moins malheureux depuis 1778 : car il réussit à se faire connaître par un recueil de contes, d'une versification facile, par quelques essais historiques, et par deux poèmes, l'un sur la conquête de Naples, l'autre sur l'astronomie (Mastrella, *Œuvres complètes de Gilbert*, Dalibon, 1823, p. 70).

GUERRIER DE DUMAST, Auguste Prosper François, baron. – Nancy [54], 26 février 1796 – id., 26 janvier 1883. – Érudit. – Orphelin de mère peu après sa naissance, il passe ses premières années dans les Vosges. En 1817, à vingt-et-un ans, il publie sa première œuvre : un *Éloge de Gilbert* couronné par l'Académie de Stanislas dont il est membre titulaire en 1826 puis plus tard président d'honneur à vie. Membre de plusieurs sociétés savantes, secrétaire perpétuel de celle d'archéologie lorraine, il contribue à fonder la Société asiatique de Paris. Il est nommé correspondant de l'Académie des inscriptions (1863). animateur du mouvement pour la restauration universitaire en Lorraine, il est à l'origine du choix de Gilbert pour symboliser les Lettres sur la façade du Palais de l'Université de Nancy. Légion d'honneur.

HANSY, Honoré Clément de, dit le Jeune. – Paris, 11 septembre 1736

– id., 15 août 1808. – Libraire, éditeur, imprimeur. – Fils de Théodore de Hansy (Paris, 18 novembre 1700 – id., 19 juillet 1771), petit-fils de Claude de Hansy (? , 1667 – ?, 8 octobre 1715), arrière-petit-fils de Claude de Hansy (? , 1645 – ?, 1699), tous trois également libraires. Premier éditeur de Gilbert (*Les Familles de Darius et d'Hidarne*, 1770), avec Geoffroy Regnault à Lyon.

HOLBACH, Paul THIRY, baron d'. – Edesheim [Allemagne], 8 décembre 1723 – Paris, 21 janvier 1789. – Savant, philosophe. – D'origine allemande, il obtient la naturalisation française en 1748 et devient avocat au Parlement de Paris. Après un premier mariage, devenu rapidement veuf, il épouse sa belle-sœur grâce à une « licence » obtenue de l'Église moyennant finances. Il voyage en 1754 et en 1765 avec Frédéric Melchior Grimm dans le sud de la France, se rend à plusieurs reprises en Angleterre et à Contrexéville [88] déjà connue pour ses sources thermales. Il participe à l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert dès 1751 (métallurgie, géologie, médecine, minéralogie et chimie). À partir de 1760, il rédige des ouvrages philosophiques, anticléricaux, athées, souvent sous pseudonyme pour éviter les ennuis avec le pouvoir, employant plusieurs personnes célèbres pour leur rédaction. C'est le cas du *Système de la nature*, revu et corrigé par Diderot, qui l'annote ensuite et le complète par un dernier chapitre intitulé *Abrégé du code de la nature*. Savant reconnu, d'Holbach est membre des académies de Berlin (1752), Mannheim (1766), Saint-Petersbourg (1780) entre autres. Franc-maçon, il visite régulièrement la loge des Neuf Sœurs.

HOUDAR DE LA MOTTE, Antoine, connu sous le nom de LA MOTTE-HOUDAR. – Paris, 17 janvier 1672 – id., 26 décembre 1731. – Homme de lettres. – Il s'essaye dans tous les genres : ode, fable, tragédie, opéra, comédie, églogue, traduction, critique..., et reste célèbre pour la fameuse « querelle des anciens et des modernes » qui occupe la majeure partie de sa vie. Partisan des modernes, il est l'un des grands détracteurs de la poésie au début du XVIII^e siècle, l'une de ses grandes préoccupations étant d'établir la supériorité de la prose sur la poésie, Voltaire se plaçant en fervent défenseur de la seconde. La Motte-Houdar s'attaque également aux règles des trois unités en voulant renouveler le théâtre. *Inès de Castro* (1723), sa plus célèbre tragédie, source de Montherlant pour *La Reine morte*, montre ses

piètres qualités d'auteur. Il est reçu académicien en 1710, malgré les manœuvres de Jean-Baptiste Rousseau. Devenu aveugle à quarante-trois ans, Voltaire dit de lui qu'« il prouve que dans l'art d'écrire, on peut être quelque chose au second rang »...

HUET, Pierre-Daniel. – Caen [14], 8 février 1630 – Paris, 26 janvier 1721. – Prêlat, érudit, écrivain, ami et collaborateur de Mme de Lafayette, sous-précepteur du Dauphin et évêque d'Avranches. – Ses *Mémoires*, traduits pour la première fois du latin en français par Charles Nisard, paraîtront à Paris, Hachette, 1853. Gilbert le cite dans la préface de son *Début poétique*.

HUOT, Paul. – Châtenois [88], 6 septembre 1835 – Paris [16^e arr.], 15 mai 1899. – Ecclésiastique. – Ses véritables prénoms étant « Pierre Sigisbert », il choisit celui de « Paul » quand il ne signe pas « Pierre d'Arc » de la Société des gens de lettres. Chanoine honoraire du clergé de Paris (1878), il publie une biographie de son oncle : *Impressions intimes et souvenirs sur la vie et la mort de Jean-Baptiste Augustin Huot, curé-doyen de la ville de Charmes-sur-Moselle, Vosges, 1805-1875* (Paris : Amyot éd., 1878) ; et, bien sûr : *Florent Gilbert (1751-1780), Œuvres choisies publiées avec les corrections de l'auteur et les variantes littéraires, précédées de pages liminaires inédites sur la vie, la mort, le testament et les écrits du poète. Édition « ne varietur »...* (Paris, 1893). Il décède à l'hôpital Sainte-Périne, 11 rue Chardon-Lagache.

IMBERT, Barthélémy. – Nîmes [30], 16 mars 1747 – Paris, 23 août 1790. – Auteur dramatique, poète, romancier. – Ses études accomplies dans sa ville natale, il vient à Paris où son poème en quatre chants en décasyllabes, *Le Jugement de Pâris* (1772), connaît un certain succès. Il signe des comédies, des tragédies, des romans, des fables, des contes en vers et en prose, et dirige l'*Almanach des muses* de 1778 à 1788. Rédacteur de la partie dramatique du *Mercur de France*, il a le titre d'« éditeur », c'est-à-dire de directeur de ce journal, lorsqu'il est racheté par Panckoucke.

LA BEAUMELLE, Laurent Angliviel, dit. – Valleraugue [30], 28 janvier 1726 – Paris, 17 novembre 1773. – Homme de lettres. – À Copenhague de 1747 à 1751, son penchant à la raillerie, son outrecuidance sans égale, compromirent sa situation. Il mena grand train, perdit beaucoup au jeu, travailla hâtivement, traita sans précaution dans son cours des matières délicates, se permit des digressions

philosophiques et politiques, souleva des protestations, se fit des ennemis, et pour mettre le comble à ses imprudences, il publia en août 1751, sous un pseudonyme, un petit volume qu'il intitula modestement *Mes Pensées*. Cet ouvrage, plus connu sous le nom de *Qu'en dira-t-on ?*, parce que l'imprimeur avait pris pour le titre ces mots qui devaient servir d'épigraphe, eut plusieurs éditions qui se succédèrent rapidement [...]. La Beaumelle ne visa jamais d'autre but [que le scandale] dans ses ouvrages ; c'était là un essai encore timide dans un genre qui réussit à lui donner du renom, à lui procurer des ressources, mais aussi à compromettre d'abord une belle situation et ensuite à le faire embastiller par deux fois¹².

LA CHASSAIGNE, Marie-Hélène Broquin de. – Saint-Valery-sur-Somme [80], 16 janvier 1747 – Saint-Mandé [94], 3 juin 1820. – Actrice, courtisane. – Parmi ses relations amoureuses, citons Louis Alexandre Joseph Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe (1747-1768) qui lui donne une fille ; Louis Joseph Antoine Sophie de Vignerot du Plessis de Richelieu, duc de Richelieu et de Fronsac (1736-1791), cible de Gilbert dans *Mon apologie* ; Jean Barthélémy Lany (1718-1786), ancien maître des ballets de l'Opéra ; Alexis Janvier de La Live de La Briche (1735-1785), vers 1770 ; Charles Eugène de Lorraine, prince de Lambesc (1751-1825)...

LA HARPE, Jean-François. – Paris, 20 novembre 1739 – id., 11 février 1803. – Écrivain, critique. – Issu d'une famille suisse tombée dans la misère, il publie à vingt ans des *Héroïdes* anticléricales dénoncées par Fréron, appréciées par Voltaire. Accueilli à Ferney, il dérobe le manuscrit du deuxième chant de la *Guerre de Genève*. ... qu'il publie sous son propre nom en 1767. Cette affaire ne l'empêche pas d'être élu à l'Académie française le 13 mai 1776. Enseignant la littérature, rédacteur au *Mercur de France*, il correspond avec le tsar Paul I^{er} qui l'invite à sa table lorsqu'il visite la France. Il embrasse la cause de la Révolution et reprend en 1793 la rédaction du *Mercur de France* qu'il avait abandonnée, s'occupant de la partie littéraire. Un séjour à la prison du Luxembourg (1794) lui laisse le temps de traduire les psaumes : il en ressort converti, gagné aux opinions conservatrices.

12 Scipion Lenel, « Un ennemi de Voltaire, La Beaumelle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913, p. 108-109 et 114.

Il fréquente les églises avec ostentation et ne cesse d'attaquer les Encyclopédistes. Ses opinions lui valent d'être proscrit après le coup d'État du 18 fructidor (1797). Âgé de cinquante-huit ans, il se remarie le 9 août 1797 avec Louise de Hatte de Longuerue, sa cadette de trente-cinq ans qui demande le divorce au bout de quelques semaines. Le principal ouvrage de La Harpe, son *Lycée ou Cours de littérature* paru en 1799, rassemble en dix-huit volumes les cours donnés pendant douze ans. Il revient en France après le coup d'État du 18 brumaire (1799). Proscrit de nouveau en 1802 en raison de ses relations royalistes, il meurt victime de l'épidémie de grippe qui sévit dans la capitale.

LA VERPILLIÈRE, Catherine de BOËSSE de. – Lyon, 7 septembre 1720 – ?, ? ; épouse du suivant. – Petite fille de Camille Perrichon, ancien prévôt des marchands de Lyon, elle épouse très jeune, le 15 novembre 1734, Charles-Jacques de La Verpillière qui deviendra à son tour prévôt des marchands de Lyon en 1763. Lorsque Gilbert se rend à Paris en 1770, elle lui donne une lettre de recommandation pour D'Alembert.

LA VERPILLIÈRE, Charles-Jacques LE CLERC DU FRÊNE de. – ?, vers 1705 – ?, ? ; époux de la précédente. – Chevalier, seigneur de la Verpillière, lieutenant du Roi de la province de Guyenne, major de la ville (1736), chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. – Il est prévôt des marchands de Lyon chargé du commandement de la ville de Lyon de 1764 à 1771, année où il cède la place à Claude-Espérance, marquis de Regnaud. Un fils, Camille-Charles Le Clerc de Fresne, chevalier de Saint-Louis, commandant le régiment de l'Île-Bourbon, sera gouverneur en second des établissements français de l'Inde (1789-1792).

LACRETELLE, Pierre-Louis de, dit Lacretelle l'aîné. – Metz, 10 octobre 1751 – Paris, 5 septembre 1824. – Avocat à Metz, homme de lettres. – Il travaille pour le *Répertoire de jurisprudence* et le *Mercure de France*. Ami de D'Alembert, du comte de Buffon, de Condorcet, La Harpe, Turgot, de Roederer, c'est également une fréquentation de Gilbert. Sous la Révolution, il sera membre de la première Commune de Paris élue en 1789, député suppléant du tiers état de Paris aux États généraux, où il ne siège pas. Réélu à l'Assemblée législative en 1791, il se montre modéré dans ses opinions et ses actions. Il ne siège pas

à la Convention, préférant vivre loin de Paris pendant la Terreur. Sous le Directoire, il est juré à la Haute-Cour nationale en 1797 où il juge Gracchus Babeuf. Sous le Consulat et le Premier Empire, il se rallie à Napoléon Bonaparte et sera élu député au Corps législatif par le département de la Seine. Il devient membre de l'Académie française en 1804.

LAFFAY, Ernest Louis René. – Marnay [86], 2 février 1861 – ?, après 1921. – Ancien élève de l'Institut catholique de Toulouse (licence de lettres, 1893), il soutient le même jour (18 janvier 1899) deux thèses en Sorbonne pour le doctorat ès lettres : une en latin (*De Paulo Thoma Engolismensi a jusque Lutetia dos libris quinque*) et une en français (*Le Poète Nicolas-Joseph-Florent Gilbert 1750-1780*). Il réside à Angoulême [16] (1881), à Toulouse [31] (autour de 1894, il est professeur au Caousou, établissement d'enseignement privé catholique créé par les jésuites en 1874), à Clichy [92] (1895). En 1901, il figure sur le recensement de la commune de Marnay : quarante ans, professeur, il vit chez ses parents avec un frère et deux sœurs. Il publie chez le même éditeur (Bloud à Paris) : *Le Poète Gilbert 1750-1780 : étude biographique et littéraire* (1898, seconde éd., 1899), *Origines du protestantisme, L'Allemagne au temps de la Réforme* (1902, 1910), *Origines du protestantisme, La conquête luthérienne* (1902, 1910), *Luther* (1905).

LALLEMENT, Louis Nicolas Marie. – Nancy, 3 octobre 1830 – id., 13 février 1890. – Avocat du barreau de Nancy dès 1852. – Membre de la Société d'archéologie lorraine. Associé correspondant de l'Académie de Stanislas, il publie *Les Maisons historiques de Nancy* (Nancy : Wiener, 3 rue des Dominicains, 1859), *Nancy en deux heures, opuscule destiné surtout aux voyageurs qui s'y arrêtent seulement entre deux trains de chemin de fer* (Nancy, Crépin-Leblond, 1881 ; seconde édition revue et augm. à Nancy, Husson-Lemoine, 1883), etc. « Un portrait original représentant Gilbert avec son éternel habit gris fer, était la propriété de M. Lallement, avocat à Nancy » (Courbe, p. 168).

LAMOIGNON, Guillaume de. – Paris, 23 octobre 1617 – id., 10 décembre 1677. – Premier président du Parlement de Paris. – Maître des requêtes (1644), premier président (1658), il préside au procès Fouquet (1662), remplacé comme trop impartial. À la suite d'une discorde entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle, il défie Boileau de traiter pareil sujet : *Le Lutrin* serait le résultat de

cette gageure, sans qu'il soit permis de prendre cette anecdote au pied de la lettre.

LAMOUREUX, Justin Jean-Baptiste. – Nancy, 19 septembre 1782 – id., 25 décembre 1859. – Avocat à Nancy, juge au tribunal civil de Nancy, collectionneur d'autographes. – Il débute comme avocat à la cour royale de Nancy, puis de Paris, avant d'entrer dans la carrière administrative. Il est contrôleur principal des contributions indirectes à Bruxelles quand le traité de 1814 vient distraire la Belgique du territoire français ; il reprend sa place au barreau. En 1821, il est nommé substitut du procureur du Roi près le tribunal de première instance de Nancy et, en 1829, juge d'instruction au même siège. Il prend sa retraite le 1^{er} mars 1852. Membre titulaire de l'académie de Stanislas le 8 juin 1805 (il n'a pas vingt-trois ans), il appartient à plusieurs sociétés savantes. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire littéraire du département de la Meurthe, ou tableau statistique des progrès des lettres, des sciences et des arts dans ce département depuis 1789 jusqu'en 1803* (Nancy, 1803), *Notice des travaux de la société d'émulation de Nancy* (Nancy, 1804), *Relation de l'inauguration de la statue de Stanislas à Nancy* (Nancy, 1834), *Notice historique et littéraire sur la vie et les écrits du comte François de Neufchâteau* (Nancy, 1843), etc. Il travaille au *Dictionnaire des auteurs anonymes* de Barbier, à *La France littéraire* et aux *Supercheries littéraires* de Quérard, au *Bulletin du bibliophile*, et collabore aux deux grandes biographies Hoefer et Michaud.

LAVAUX ou LAVO, Christophe. – Bliescastel [Allemagne], 26 mai 1747 – Paris, 11 janvier 1836. – Avocat à la cour de Paris, jurisconsulte. – D'abord négociant en draperies près la Primatiale de Nancy et poète à ses heures, protecteur de Gilbert à Nancy, il est marié à la fille unique du peintre François Senémont qui fera le portrait de Gilbert fin 1778 ou début 1779. À Paris, il effectue une brillante carrière dans le domaine du droit, ne cachant jamais ses idées royalistes. Auteur de *Les Campagnes d'un avocat ou anecdotes pour servir à l'histoire de la Révolution*, Paris, 1815. Légion d'honneur 1818.

LE FRANC DE POMPIGNAN, Jean-Jacques. – Montauban [82], 10 août 1709 – Château de Pompignan [82], 1^{er} novembre 1784. – Poète. – Magistrat à la cour des aides de Montauban, le marquis écrit des poèmes sacrés (deux recueils en 1734 et 1736), des odes (*Sur la mort de J.-B. Rousseau*), des opéras, une tragédie (*Didon*, 1734)... En 1760,

son élection à l'Académie française au siège de Maupertuis (un « philosophe ») semble marquer une trêve dans la lutte des partis, mais elle réveille les passions en raison du discours de réception du nouvel élu, une diatribe contre la philosophie et certains académiciens. Les épigrammes voltairiennes pleuvent : ce sont *Les Quand*, *Les Si*, *Les Mais*, *Les Pourquoi*... Pompignan fait appel à la justice du roi qui lui refuse son appui. Achievé par la satire *De la vanité* répandue par Voltaire (« Et l'ami Pompignan pense être quelque chose »), le magistrat ne reparait plus à l'Académie, retournant à Montauban où il meurt vingt-cinq ans plus tard.

LEJAY ou LE JAY, Edme Jean-Baptiste. – ?, v. 1734 – Paris, 21 octobre 1795. – Libraire, imprimeur. – Fils d'un sergent au bailliage d'Ervy (probablement Ervy-le-Châtel [10]), d'abord garçon limonadier, puis commis chez le libraire parisien Nicolas-Bonaventure Duchesne¹³, il est colporteur sous le manteau à partir de 1756. Ses publications connues dès 1766, il est reçu libraire le 5 décembre 1767 après un apprentissage de pure forme et succède à François Babuty, décédé en août 1768, à l'adresse de celui-ci, rue Saint-Jacques. Il publie Baculard d'Arnaud dès 1768, et Gilbert (*Début poétique* en 1771, *Ode sur la guerre présente* en 1778, premières *Œuvres complètes* en 1788). Il tient un cabinet de lecture ouvert en 1771. Éditeur de *L'Année littéraire* de 1772 à 1776, pendant les quatre dernières années d'Élie-Catherine Fréron, avant son décès et la reprise par son fils Stanislas. En faillite en 1781, il est encore en activité en l'an VI, installé au 146 de la rue Neuve-des-Petits-champs à Paris, à l'enseigne « Au grand Corneille ». Son fils est également éditeur, au moins à partir de 1789.

LEMIERRE, Antoine-Marin. – Paris, 12 janvier 1733 – Saint-Germain-en-Laye, 29 juin 1793. – Poète, auteur dramatique. – L'un des grands poètes du XVIII^e siècle : *La Peinture*, 1769 ; *Les Fastes*, 1779. L'un des grands dramaturges de son temps : *Hypermnestre* (1757), *Guillaume Tell* (1768), *La Veuve du Malabar* (1770)... On se souvient de ce diplytque : « Croire tout découvert est une erreur profonde, C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde ».

LEMOYNE, Jean-Baptiste, MOYNE dit. – Eymet [24], 3 avril 1751 – Paris, 30 décembre 1796. – Compositeur, chef d'orchestre. – Il est initié

13 Mellot, J.-D. et Queval É., *Répertoire d'imprimeurs / libraires* (vers 1500 – vers 1810).

à la musique par son oncle, maître de chapelle à Périgueux [24]. En 1770, résidant à Berlin pour étudier avec Graun, Kirnberger et Schulz, il est nommé « second Kapellmeister » par Frédéric le Grand. Puis il se rend à Varsovie où il rencontre la cantatrice Saint-Huberty dont il poursuit la formation. En 1778, on ne connaît encore de ce compositeur (tragédies, opéras, tableaux patriotiques) que *Le Bouquet de Colette*, comédie mêlée d'ariettes (1775). Il donne plus tard *Électre* (1782), *Phèdre* (1786), *Nadir ou Le Dormeur éveillé* (1787), *Les Prétendus* (juin 1789), *Nephté* (décembre 1789), *Louis IX en Égypte* (1790), *Le Batelier ou Les Vrais sans-culottes* (1794), etc.

LESCURE, Adolphe François Mathurin de. – Bretenoux [46], 27 octobre 1833 – Clamart [92], 6 mai 1892. – Écrivain, historien, critique littéraire. – Fils d'un notaire, attaché au secrétariat du ministère d'État (1865-1868), chef des secrétaires-rédacteurs du Sénat (1875-1892), il publie des essais sur Marie-Antoinette (1863), Henri IV (1874-1875), *La Société française au XVIII^e siècle* (1881), Rivarol (1884), des éloges de Marivaux 1880) et Beaumarchais (1886), tous deux Prix d'éloquence de l'Académie française.

LESEURE, Claude. – Nancy, 23 septembre 1733 – id., 9 avril 1814. – Imprimeur, libraire. – Fils de l'imprimeur-libraire nancéen Antoine Leseure, il est reçu imprimeur en 1757 (après la mort de son père en avril 1756, il travaille en association avec sa mère jusqu'en 1776 au moins) et obtient un brevet d'imprimeur ordinaire du Roi de Pologne (septembre 1757). Chargé des impressions pour l'intendance et la Société royale et littéraire de Nancy. Il publie en 1773 le poème de Gilbert : *À Charles-Alexandre de Lorraine*. Député du Tiers État de Nancy en 1789. Son fils cadet Claude-Antoine Leseure (vers 1777 – après 1830) lui succède vers 1812.

LESQUOY, Jean-Baptiste, dit WALVILLE. – ?, 1740 – Sceaux [92], juin 1830. – Acteur obscur en Allemagne (1759-1768), régisseur d'une troupe itinérante (1777-1780), régisseur de l'Odéon. Comédien de province. Venu à Paris pour faire partie d'une troupe installée dans la salle Molière, il y remplissait l'emploi des premiers comiques. Il entra ensuite au théâtre Louvois et suivit Picard à l'Odéon où, comme acteur, il se rendit utile dans certains rôles peu importants et, comme régisseur, sut mériter les éloges les plus complets. Exact et soigneux, il resta étranger aux prétentions et aux cabales

qui s'agitaient autour de lui. Après la mort de sa femme, Walville épousa la mère de M^{lle} Mars, avec qui il avait été fort lié. Fut recueilli ensuite par celle-ci et passa sous son toit le reste de son existence. Il y est mort en juin 1830¹⁴.

LEVASSEUR, Rosalie, Marie-Rose-Josèphe dite. – Valenciennes [59], 8 octobre 1749 – Neuwied [Allemagne], 6 mai 1826. – Cantatrice, courtisane. – Née dans une famille modeste, elle entre à l'Opéra en 1766. Nommée musicienne de la Chambre du roi (1773), elle tient des petits rôles jusqu'en 1776, année où elle ravit à Sophie Arnould le rôle principal de l'*Alceste* de Glück. Son protecteur et amant, le comte Florimond de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche à Paris de 1766 à 1792, la fait créer baronne de l'Empire avec cinquante mille livres de rentes et finit par l'épouser. Elle crée avec succès *Armide* (1777), *Iphigénie en Tauride* (1779) et quitte l'opéra en 1785. Une rue porte son nom à Conflans-Sainte-Honorine [78] où elle vécut avec l'ambassadeur. « C'est aujourd'hui la meilleure actrice de la scène : on regrette seulement que sa figure, peu théâtrale, ne réponde pas à la majesté de ses rôles¹⁵ ». « Le profil est sans noblesse, la carrure épaisse et osseuse, l'air hardi et disgracieux¹⁶ ».

LIGNE, Charles-Joseph Lamoral, prince de. – Bruxelles [Belgique], 12 mai 1735 – Vienne [Autriche], 13 décembre 1814. – Maréchal de l'armée du Saint-Empire, diplomate au service de l'Empereur, homme de lettres. – Militaire et grand séducteur, il fréquente les cours d'Europe. Considéré comme un des trois grands mémorialistes du XVIII^e siècle avec Giacomo Casanova dont il devient l'ami intime et Giuseppe Gorani, il est admiré de Goethe, Lord Byron, Barbey d'Aurevilly, Paul Valéry et Paul Morand. Il fréquente Wieland, Germaine de Staël, correspond avec Rousseau, Voltaire, Goethe, Frédéric II et la tsarine Catherine II.

LORRAINE. – Voir Anne-Charlotte de Lorraine et Charles-Alexandre de Lorraine.

LOUISE DE FRANCE, Louise-Marie de France, dite Madame Louise ou

14 E. D. de Manne, *Galerie historique des comédiens de la troupe de Talma...*, Lyon, N. Scheuring éd., 1866, note p. 199.

15 Jean-Toussaint Merle, *L'Espion anglais ou Correspondance entre deux milords sur les mœurs publiques et privées des Français*, Paris, Léopold Collin, 1809, t. I, Lettre XVIII, p. 319.

16 Schmit (Ms).

Madame Dernière. – Versailles [78], 15 juillet 1737 – Saint-Denis [93], 23 décembre 1787. – Fille cadette de Louis XV et Marie Leszczyńska, elle est appelée Madame Louise après son baptême en 1747. Sous le nom de Thérèse de Saint-Augustin, elle entre au Carmel (1770) où elle exerce la charge de maîtresse des novices puis d'économe (fin 1771), avant d'être élue prieure à trois reprises (1773, 1776 et 1785).

LUPCOURT. – Voir MAHUET, Jacques-Marc-Antoine de.

LYCURGUE. – Législateur mythique de Sparte, auteur de la *Grande Rhêtra*. Plutarque, dans ses *Vies parallèles*, situe son existence au IX^e siècle avant J.-C. ou au tout début du VIII^e siècle, avec cet avertissement : « On ne peut absolument rien dire sur le législateur Lycurgue qui ne soit sujet à controverse : son origine, ses voyages, sa mort, l'élaboration enfin de ses lois et de sa constitution ont donné lieu à des récits historiques très divers ». Son nom est invoqué par les historiens pour définir la législation de Sparte : ils ne s'engagent ni sur l'historicité du personnage, ni sur le fait qu'un seul homme ait été à l'origine de ces mesures.

MAHUET, Jacques-Marc-Antoine de. – Nancy, 25 juin 1732 – id., 10 janvier 1806. – Ecclésiastique. – Ordonné prêtre en 1755, l'abbé de Lupcourt (on prononce Lucour) est docteur en théologie, grand doyen de la primatiale de Nancy (1769), vicaire général du Diocèse (1777). Baron, comte de Lupcourt, chambellan de sa Majesté le roi de Pologne, supérieur de la Congrégation des Sœurs de Saint-Charles. Emprisonné aux Tiercelins pendant la Terreur le 7 mai 1793, il devient sourd et aveugle en prison.

MAISONNEUVE. – Voir Simonet de Maisonneuve.

MALFILÂTRE, Jacques Charles Louis de Clinchamp de. – Caen [14], 8 octobre 1732 – Paris, 6 mars 1767. – Poète. – Il remporte plusieurs prix académiques à Caen (1753, 1756, 1757), mais ne connaît le succès qu'en 1759 avec le poème : *Le Soleil fixe au milieu des planètes* que Marmontel insère dans le *Mercure de France* en prédisant une brillante carrière à l'auteur qui étudie les chefs-d'œuvre grecs et latins en essayant de les transposer dans la langue française. Venu à Paris à la demande du libraire Lacombe afin de publier les *Géorgiques* et une partie des *Églogues*, il empoche quelques fortes sommes rapidement dilapidées. Protégé de ses créanciers par l'évêque de Viviers, il termine *Narcisse* dans l'isolement. Ce sont sa mort prématurée à l'âge

- de trente-quatre ans, et ces deux vers de Gilbert (« La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ; / S'il n'eut été qu'un sot, il aurait prospéré ») qui lui ont valu la notoriété. Il n'est pas mort de faim, mais tout comme Gilbert, les avis sont partagés : est-il décédé « des suites d'une affreuse maladie dont lui aurait fait présent quelque beauté trop facile » (*Larousse du XIX^e siècle*) ? Ou des suites d'une chute de cheval (Hoefer) ? Selon d'autres sources, il serait mort d'un phlegmon. . .
- MALHERBE**, François de. – Caen [14], v. 1555 – Paris, 16 octobre 1628. – Il est l'auteur de la fameuse ode à Dupérier : *Consolation sur la mort de sa fille*, qui se trouve dans tous les manuels scolaires. Boileau a rendu célèbre ce poète de cour en écrivant cet hémistiche de l'*Art poétique* : « Enfin Malherbe vint ! » Le nom de « législateur du Parnasse » lui est attribué pour son commentaire sur Desportes.
- MANDEL**, Catherine. – Nancy, 7 novembre 1762 – id., 21 mai 1862. – Fille de Sigisbert Mandel (ci-dessous) et Catherine Bernard, elle n'a pas encore onze ans, en 1773, lorsque Gilbert fréquente la maison familiale. Elle se marie à Nancy le 23 novembre 1785 avec Joseph Michel Ducreux (Nancy, 1754 – id., 15 mai 1804), horloger, veuf de Marguerite Flambeau (épousée le 8 janvier 1782 à Nancy). Le couple a trois enfants.
- MANDEL**, Sigisbert. – Bathelémont ? [54], v. 1725 – Nancy, 27 mars 1808. – Fils de marchand, « secrétaire de l'intendance à Nancy » (1757), avocat, receveur du Roi, secrétaire du procureur général en la Chambre des comptes (1762-1768), rentier (an IV). Marié à Toul [54] le 27 décembre 1757 avec Catherine Bernard (née v. 1735, fille d'un ancien maître-boulangier), il est le père d'au moins neuf enfants dont Catherine (ci-dessus).
- MARMONTEL**, Jean-François. – Bort-les-Orgues [19], 11 juillet 1723 – Saint-Aubin-sur-Gaillon [27], 30 décembre 1799. – Né dans une famille humble, il entre à l'Académie française en 1763 et en devient le secrétaire perpétuel à la mort de D'Alembert, de 1783 à 1793. En 1773, il a déjà beaucoup écrit, surtout dans le genre tragique, avec peu de succès : *Denys le tyran* (1748), *Aristomène* (1749), *Cléopâtre* (1750), *Les Héraclites* (1752), *Egyptus* (1753). Il s'affirme dans le genre lyrique, en collaboration avec Rameau, Gretry ou Cherubini : *La Guirlande* et *Acanthe et Céphise* (1751), *Lysis et Délie* et *Les Sybarites* (1753), *Hercule mourant* (1761), *Le Huron* (1768), etc. Deux de ses

œuvres retiennent l'attention de ses contemporains, les *Contes moraux*, publiés dans le *Mercur de France* à partir de 1756 avant de l'être en volumes, et *Bélisaire* (1767), plaidoyer en faveur de la tolérance censuré par la Sorbonne, condamné par l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont. Quelques divergences d'opinion ne l'empêchent pas d'admirer Voltaire. Collaborateur de l'*Encyclopédie*, il signe les articles *Déclamation* et *Tragédie*, ainsi que d'autres consacrés à la poésie et à la littérature. Le ressentiment de Gilbert envers les académiciens a souvent glissé sous sa plume le nom de Marmontel qu'on retrouve désigné nommément ou allusivement dans *Le Carnaval des auteurs*, *Le Siècle*, *Le Dix-huitième siècle*. Avec La Harpe, Marmontel est l'un des auteurs les plus moqués de son temps. Palissot, qui aussi ne l'apprécie guère, le représente sous les traits de la Stupidité, personnage principal de *La Dunciade*.

MASTRELLA, Grégoire Joseph Marie. – Turin [Italie], 28 novembre 1788 – Versailles [78], 13 janvier 1853. – Docteur en droit, chef de division à la préfecture de la Seine. – Il se marie le 20 août 1822 à Paris avec Calixte Dassier. « M. Mastrella [...], mis à la retraite par suite de la révolution de 1848, vient de mourir à Versailles, le 13 de ce mois, à l'âge de soixante-quatre ans. Né à Turin et appartenant à une famille distinguée de cette ville, M. Mastrella avait été naturalisé français en 1811¹⁷ ». En 1823, il fait imprimer une très belle édition des *Œuvres complètes* de Gilbert.

MAUGRAS, François Léopold Clément. – Épinal, 5 avril 1737 – ?, ?. – Prêtre et curé de Fontenoy-le-Château en 1779.

MAZARINI-MANCINI, Adélaïde Diane Hortense, duchesse de Cossé. – Versailles [78], 27 décembre 1742 – Château de Neauphle-le-Vieux [78], 2 mai 1808. – Dame d'atours de Marie-Antoinette (1771-1775). – Fille de Louis Jules Mancini, duc de Nevers (1716-1798), elle épouse le 28 février 1760 Louis Hercule Timoléon, duc de Cossé, duc de Brissac, gouverneur de Paris : commandant de la garde de Louis XVI, devenu en 1785 l'amant de la comtesse du Barry, ancienne favorite de Louis XV, il est massacré à Versailles le 9 septembre 1792.

MERCIER, Louis-Sébastien. – Paris, 6 juin 1740 – id., 25 avril 1814. – Romancier, dramaturge, essayiste, philosophe, critique littéraire,

17 *Journal des débats politiques et littéraires*, 19 janvier 1853, p. 2. En fait, le dossier de naturalisation (n° 7379 B2) est ouvert le 27 octobre 1815 : Mastrella y est déclaré « avocat ».

journaliste. – Issu d'une famille de la petite bourgeoisie de Metz, ayant découvert en 1757 son goût pour le théâtre et le roman, il décide de vivre de sa plume vers 1765 et publie des héroïdes, des essais sur le milieu littéraire, des récits, des romans, des traductions, puis des drames imités en partie de l'anglais et de l'allemand. Sans succès. Il est l'un des plus importants théoriciens du théâtre au XVIII^e siècle. Il exerce, après Diderot, une influence indéniable sur l'évolution du drame réaliste, national et populaire. Son nom reste attaché à un roman d'anticipation, *L'An deux mille quatre cent quarante* (1770) et à son *Tableau de Paris* : ayant commencé en 1781 la publication anonyme des deux premiers volumes, il quitte la capitale pour la Suisse (1781-1785) et termine en 1788 les plus de mille chapitres et douze volumes qu'il comporte – à lire pour comprendre le Paris où vécut Gilbert. Élu à la Convention (député de Seine-et-Oise, 1792), il vote en faveur de la détention de Louis XVI. Protestant contre l'arrestation des Girondins, il est incarcéré pendant plus d'un an. Libéré après le 9 thermidor (1794), il reprend sa place à l'assemblée. Élu au Conseil des Cinq-Cents (1795-1797), il s'oppose au décret qui décerne les honneurs du Panthéon à Descartes. Il s'emporte contre Voltaire qu'il accuse d'avoir détruit la morale en attaquant la religion. Ayant écrit contre la loterie, il accepte pourtant une place de contrôleur de cette administration (1797). Auteur de diatribes contre les cercles et les académies, il n'en devient pas moins membre de l'Institut (Sciences morales et politiques) lors de sa création. En 1797, nommé professeur d'histoire aux écoles centrales, il traite de littérature, vilipende les classiques, combat le système astronomique de Copernic et de Newton, dénigre les arts qui corrompent les mœurs par le spectacle de la lascivité. Il imagine une bibliothèque française où il place Marmontel et Le Tourneur, excluant Malebranche, les *Provinciales* et Bossuet. Il donne une suite à son *Tableau de Paris*, *Le Nouveau Paris* (6 vol., 1798), conseille d'abandonner les vers pour la prose, fait paraître sa *Néologie* (1801), vocabulaire de mots nouveaux ou à renouveler. Il admire le génie de Napoléon sans lui pardonner ni le 18 brumaire ni l'Empire : sa liberté de langage lui vaut les admonestations du ministre de la police. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

MÉTRA (METRA, METTRA), Louis-François. – ?, v. 1738 – ?, 11 décembre

1804. – Banquier, agent de commerce de Frédéric II, agent diplomatique, négociant et libraire à Neuwied [Allemagne]. – Correspondant de Frédéric II, ses affaires ayant périclité, il se réfugie à Neuwied où il fait imprimer sa *Correspondance littéraire secrète* : une feuille hebdomadaire clandestine qui paraît du samedi 7 janvier 1775 au dimanche 22 décembre 1793, échappant à la censure française. En règle générale huit pages hebdomadaires, réunies en dix-neuf volumes de cinquante-deux numéros (11 × 18 cm). Métra n'est vraisemblablement que l'éditeur de la *Correspondance* : son nom apparaît pour la première fois dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* (2^e éd.) de Barbier, publié en 1822. La *Correspondance* de Grimm est manuscrite, celle de Métra imprimée. D'une franchise parfois crue, elle constitue une source d'information importante sur cette période du XVIII^e siècle.

MICHELIN, Edme François Maximilien. – Provins [77], 3 août 1788 – id., 20 juillet 1863. – Collectionneur d'autographes, archéologue, médecin à Provins. – Ses collections, dont la vente aux enchères a lieu en 1868 (catalogue), comportent plusieurs manuscrits de Gilbert.

MIGNOT, Marie-Louise, dite Mme Denis. – Paris, 12 février 1712 – id., 10 août 1790. – Fille de Pierre-François Mignot, seigneur de Montigny, conseiller du roi, et de Marguerite-Catherine Arouet, elle est la nièce de Voltaire. Le 25 février 1738 à Paris, elle épouse Nicolas-Charles Denis, officier et écuyer, et prend le nom de « Madame Denis ». Voltaire refuse d'assister à la cérémonie. Son époux meurt prématurément en 1744, elle ouvre un salon à Paris et renoue avec Voltaire qui en fait sa gouvernante. Vers 1745, une relation amoureuse les réunit, elle s'installe avec lui. Voltaire ne peut oublier Émilie du Châtelet, son âme-sœur ; Marie-Louise ne lui cache pas ses relations avec d'autres hommes, parmi lesquels Baculard d'Arnaud et Marmontel. En 1778, au retour de Voltaire à Paris, elle s'installe avec lui dans l'hôtel particulier de Charles de Villette. Elle se remarie à Paris le 8 janvier 1780 à François du Vivier, commissaire des Guerres, plus jeune qu'elle de treize ans. Légataire universelle, héritière du domaine de Ferney, elle vend la propriété au marquis de Villette, les papiers et la bibliothèque à Catherine II de Russie. Elle reste à Paris, menant une vie de salonnière et d'épistolière, s'intéressant toujours au théâtre.

MILCENT, Jean-Baptiste Gabriel Marie de. – Paris, 28 juin 1747 – id., 13 décembre 1832. – Journaliste, dramaturge. – Études chez

les Jésuites. Il débute en littérature avec *Le Dix-huitième siècle vengé* (1775), en réponse au *Dix-huitième siècle* de Gilbert. Il dirige pendant quelques années le *Journal d'agriculture*. En janvier 1785, il crée le *Journal ou Annales de Normandie*, paraissant deux fois puis trois fois par semaine puis quotidiennement en 1790-1791. Rentré à Paris en 1792, il devient secrétaire de l'Académie royale de musique en 1795. C'est un familier de Diderot et D'Alembert qui le font entrer dans le salon de Marie-Thérèse Geoffrin. Il compose des tragédies lyriques dont plusieurs (*Les Deux Statues*, comédie en un acte, 1793 ; reprise en opéra-comique en un acte et en prose, 1807) ont un grand succès. Membre de l'Académie de Rouen¹⁸.

MOLINE, Pierre-Louis. – Montpellier [34], 27 mai 1739 – Paris, 2 mars 1820. – Auteur dramatique, librettiste, poète. – Avocat au Parlement (1763). Il signe plusieurs dizaines de comédies, comédies-ballets, vaudevilles, mélodrames, tragédies, tragédies lyriques, opéras, opéras-comiques, opéras-bouffons, etc. Il est l'auteur du livret de la tragédie-opéra en trois actes intitulée *Orphée et Eurydice*, musique de Gluck, représentée à l'Académie royale de musique de Paris le 2 août 1774. Ainsi que de *L'Arbre enchanté ou le Tuteur dupé*, opéra-comique en un acte, représenté le 27 février 1775 à Versailles, de *Arlequin cru fille*, comédie en un acte et en prose jouée à l'Ambigu (1775), de *Laure et Pétrarque*, pastorale héroïque en un acte, donnée le 24 octobre 1778 au Théâtre royal de Marly. Il publie en 1779 *L'Ombre de Voltaire aux Champs-Élysées*, comédie-ballet en un acte. Charles-Maurice Descombes (*Feu le boulevard du Temple*, 1863) lui prête une rencontre avec Gilbert en 1776.

MONTEYNARD, Louis François, marquis de. – La Pierre [38], 13 mai 1713 – Paris, 3 mai 1791. – Secrétaire d'État à la guerre. – Fils de Louis Joseph de Monteynard (1678-1727), président de la Chambre des Comptes de Grenoble, et Claudine du Prat de la Bastie (1692-1774), il épouse en 1753 sa cousine Françoise-Marie de Monteynard (1734-1809). Il participe à toutes les grandes campagnes de Louis XV. Nommé lieutenant général des Armées en 1759, puis secrétaire d'État à la Guerre (successeur de Choiseul) du 16 janvier 1771 au 27 janvier 1774, il sera le premier gouverneur général de la Corse. Il

18 Voir *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, notice de Christian Abitan – Voltaire Foundation.

meurt à soixante-dix-sept ans, sans descendance. Gilbert lui dédie un poème dans la seconde édition du *Début poétique* (1772) et le cite dans sa dédicace à M. de Sartine.

MOREAU, Hégésippe, pseud. de Pierre-Jacques ROULLIOT. – Paris, 8 avril 1810 – id., 20 décembre 1838. – Poète, journaliste. – Après de bonnes études au petit séminaire à Meaux, puis à Avon [77], fils naturel, orphelin, il entre en apprentissage à quinze ans dans une imprimerie de Provins [77] : il tombe amoureux de la fille du patron à laquelle il dédie ses premiers vers. En 1829, il travaille à l'imprimerie Didot de Paris, prend part aux journées de juillet 1830, puis quitte son métier, devient maître d'études. Il démissionne en raison du chahut de ses élèves et se retrouve à la rue, fréquentant les goguettes et les milieux républicains. Touché par l'épidémie de choléra, il retourne en convalescence à Provins, retrouve son emploi d'imprimeur et publie un petit journal, le *Diogène*. Le recueil de poésies *Les Myosotis* est salué par la critique. Il personnifie le mythe du poète talentueux et incompris. Lorsqu'il meurt à l'hôpital de la Charité, le *National* appelle les Parisiens à se rendre massivement à ses funérailles et une souscription est ouverte pour l'érection d'un monument à sa mémoire au cimetière Montparnasse. Les quatre strophes de son poème qu'il consacre à Gilbert intitulé *Un souvenir à l'hôpital* (1832) se terminent par ce vers : « Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir ! »

MOREAU, Jean-Michel, dit Moreau le Jeune. – Paris, 26 mars 1741 – id., 30 novembre 1814. – Dessinateur, graveur. – Il dessine sur le motif le « couronnement de Voltaire » le 30 mars 1778, travail qui permet la gravure de l'estampe commémorative gravée par Charles-Étienne Gaucher où il se dit qu'est représenté Gilbert.

MOREY, Prosper Mathieu. – Nancy [54], 27 décembre 1805 – id., 5 juillet 1886. – Architecte. – Grand prix de Rome en 1831, il travaille en Italie et à Athènes, avant d'être chargé d'une mission artistique et archéologique en Grèce et en Asie mineure. De retour à Paris, il est de 1837 à 1852 auditeur au conseil des bâtiments civils, inspecteur des travaux publics, architecte expert auprès des tribunaux. Architecte des Monuments historiques, il rentre à Nancy pour être nommé architecte de la ville et du département (1850). Il construit un grand nombre de bâtiments publics et privés : église Saint-Fiacre (1855), basilique Saint-Epvre (1865-1871), église Saint-Nicolas (1875-1881),

hôpital central (1880-1882), marché couvert (1858), ainsi qu'une douzaine d'écoles communales et de nombreuses maisons ou châteaux : le château néo-gothique de Moussey [88] est de lui (1840)... Il bâtit le Palais de l'Université (1859-1862) sur la façade duquel se trouve un médaillon sculpté représentant Gilbert. Légion d'honneur 1860. Élu correspondant de l'Académie des Beaux-Arts (1869).

MOUTARD, Nicolas Léger. – ?, vers 1742 – Paris, 2 août 1803. – Imprimeur, libraire. – Sis à Paris rue de Hurepoix (1765), quai des Augustins (1775), puis hôtel de Cluny, rue des Mathurins (1778-1789), libraire de Madame la Dauphine (1770-1774), imprimeur-libraire de la Reine (1774-1792), de Madame, de la comtesse d'Artois, de l'Académie royale des sciences. Fils de Germain Moutard, employé dans les affaires du Roi, et de Marie-Légère Debure (1701-1778), petit-fils du libraire parisien Nicolas Debure, il entre en apprentissage en avril 1759 chez son cousin le libraire Jean Debure. Il est reçu libraire en mai 1765 et imprimeur en janvier 1777. Il publie les *Odes nouvelles et patriotiques* de Gilbert en 1774 (Paris, Amsterdam). Il rachète en 1777 le fonds de librairie et l'imprimerie de la veuve de Charles-Maurice d'Houry. Il publie une *Histoire universelle depuis le commencement du mode jusqu'à présent* (1779). Lors de l'épuration thermidorienne, il sera accusé d'avoir été partisan des arrestations sous la Terreur. Encore en activité en l'an VII (1798-1799).

MURVILLE, Pierre-Nicolas André, dit André-Murville. – ? [Alsace], 1754 – ?, 1^{er} janvier 1815. – Poète, dramaturge. – « Il débuta dans le monde littéraire sous le nom d'André, qui était celui de sa famille. Il abandonna ensuite, comme Fariot, pour en prendre un moins commun, et qu'il espérait illustrer. Ayant partagé, en 1776, un prix de l'Académie avec un élève de Delille, enivré de son triomphe, il s'écria : Si je ne suis pas de l'Académie à trente ans, je me brûle la cervelle. – Taisez-vous, cerveau brûlé, lui répondit la célèbre Mademoiselle Arnould, qui fut depuis sa belle-mère. Murville est mort en 1814, ne laissant que des ouvrages d'un bien faible intérêt » (Mastrella, *Œuvres complètes de Gilbert*, Dalibon, 1823, p. 69).

NEWTON, Isaac. – Grantham [Grande-Bretagne], 4 janvier 1643 – Londres, Kensington [id.], 31 mars 1727. – Mathématicien, physicien, philosophe, alchimiste, astronome, théologien. – L'inventeur de la gravitation universelle est l'auteur des *Principes mathématiques*

de la philosophie naturelle (1687), dans lesquels il propose aux esprits éclairés de son temps le prototype de la connaissance universelle.

NODIER, Charles, Jean-Charles Emmanuel dit. – Besançon [25], 29 avril 1780 – Paris, 27 janvier 1844. – Homme de lettres. – Quelques publications ayant trait à l'entomologie le font connaître dans sa jeunesse bien que sa véritable vocation l'entraîne vers les lettres. En 1801, il vient à Paris et publie contre le premier consul sa fameuse ode *La Napoléone*, qui lui vaut quelques mois de prison et un exil à Besançon. Il mène une existence aventureuse et vagabonde, parcourt la Suisse et l'actuelle Albanie. Tour à tour correcteur d'imprimerie, enlumineur d'estampes, il est bibliothécaire à Laybach (aujourd'hui Ljubljana en Slovénie). Enthousiaste envers la Restauration, il devient en 1815 l'un des rédacteurs du *Moniteur de Gand*. Louis XVIII lui accorde des lettres de noblesse et, en 1824, le nomme conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Il anime le Cénacle de l'Arsenal où chaque semaine se réunissent les jeunes auteurs romantiques : Hugo, Musset, Vigny, Lamartine, Sainte-Beuve... Élu à l'Académie française (1833).

O'GARA, Charles. – Saint-Germain-en-Laye [78], 1699 – Bruxelles [Belgique], 1777). – Courtisan français d'origine irlandaise, il est baptisé à Saint-Germain le 16 juillet avec comme parrain le roi Jacques II d'Angleterre en exil. Il se fait connaître au service de Léopold 1^{er} qui le nomme écuyer de ses deux fils. Lorsque François, l'aîné, devient empereur du Saint-Empire romain germanique en 1745, O'Gara est nommé conseiller impérial et chambellan à la cour de Vienne. Récompensé en étant fait comte du Saint Empire romain et chevalier de la Toison d'or, il devient très riche et se retire à Bruxelles. Des rumeurs circulent sur des relations intimes entretenues avec Anne-Charlotte, elles ne sont pas prouvées (d'après Pierre Heili, *op. cit.*).

OLIVIER, Constant Auguste. – Fontenoy-le-Château, 2 mars 1862 – Fez [Maroc], 15 décembre 1919. – Ecclésiastique, historien, enseignant. – Sa mère lui donne les prénoms de son père décédé quelques mois avant sa naissance. Ordonné prêtre (1886), il débute comme vicaire du hameau de la Trouche à Raon-l'Étape. Il enseigne à Rambervillers (externat Saint-Nicolas, 1888), puis au petit séminaire de Châtel-sur-Moselle (mathématiques et histoire, 1889-1905). Musicien, compositeur, il crée une fanfare qui compte jusqu'à quarante-cinq membres. La loi

de séparation de 1905 interrompt ses activités jusqu'en 1907 où il enseigne à l'institution Saint-Joseph d'Épinal. Curé d'Hautmougey [88] (1911-1919), il se porte volontaire (1919) pour un poste d'aumônier auprès des soldats d'Afrique au Maroc et décède à l'hôpital de Fez peu après son arrivée. Il est enterré dans le cimetière français de cette ville. Il publie : *Notice historique sur Fontenoy-le-Château* (1894), *Châtel-sur-Moselle à la Révolution* (1896), *Châtel-sur-Moselle avant la Révolution* (1898), *Nomexy et le prieuré d'Aubiey* (1900), *Thaon-les-Vosges* (deux vol., 1904), *Notre-Dame du bois Banny, guide du pèlerin* (1910), *Histoire de Bains-les-Bains* (deux vol., 1909 et 1910) et laisse deux manuscrits : *Fontenoy-le-Château pendant la Révolution* (deux vol., illustrés par Émile Mansuy) et *État de l'église et du clergé vosgien pendant la Révolution* (six 6 vol.).

ORLÉANS, Élisabeth-Charlotte d'. – Saint-Cloud [92], 13 septembre 1676 – Commercy [54], 23 décembre 1744. – Petite-fille de France, dite « Mademoiselle de Chartres », puis « Mademoiselle » en tant qu'aînée des petites-filles du roi Louis XIII, membre de la Maison de France, elle est la fille de « Monsieur », duc d'Orléans et frère de Louis XIV, et d'Élisabeth-Charlotte de Bavière, princesse Palatine. Nièce du roi Louis XIV et sœur du régent Philippe d'Orléans, elle épouse Léopold 1^{er} : le mariage (d'abord par procuration à Fontainebleau le 13 octobre 1698) a lieu à Bar-le-Duc le 25 octobre. Elle assume la régence des duchés pour son fils retenu à Vienne [Autriche] de 1729 à 1737. Elle est, par son fils François époux de Marie-Thérèse d'Autriche, la grand-mère de Marie-Antoinette. Dans un *Commentaire sur la Henriade*, sur sept cents pages, il réécrit des pans entiers de ce poème...

PAILLARD, Jean-François. – Fontenoy-le-Château, 24 décembre 1687 – id., 23 octobre 1761 ; frère du suivant. – Ecclésiastique. – Curé de Fontenoy-le-Château de 1718 à 1758 (le 5 mars 1758, il signe le registre paroissial « Paillard, ancien curé »). Un vicaire homonyme, son neveu, est vicaire de Provins [77] avant de venir à Fontenoy : décédé le 23 mars 1746, il est inhumé dans le chœur de l'église en présence de son oncle. Pendant les quarante-deux années qu'il administre la paroisse, il nous apparaît comme le vrai type de ce qu'on appellerait, en style officiel, un curé militant. Il ne veut laisser perdre aucun des droits dont il a reçu la garde, et il cherche à s'affranchir de toute sujétion, qu'elle vienne du conseil des échevins, des gros

décimateurs, ou même des seigneurs ; en un mot, il veut se rendre indépendant sur le terrain des intérêts religieux. Toute sa vie est remplie par des procès [...]. Quelques brouillons de lettres écrites à son avocat et conservées aux archives de la fabrique nous montrent qu'il sait défendre son droit contre toutes les compétitions, champion d'autant plus redoutable qu'il manie le ridicule et la logique avec un égal bonheur. Aussi les échevins se plaignent-ils, dans une requête adressée au lieutenant général du bailliage des Vosges, de la « satire fade, indigne du caractère d'un pasteur qui dit avoir des entrailles paternelles, tandis qu'il donne des preuves du contraire¹⁹ ». Sur le registre d'état-civil, son frère qui lui succède inscrit : il a « gouverné avec édification ladite paroisse en qualité de curé l'espace de quarante-deux ans, fort regretté de tous ses paroissiens », il est « inhumé au cœur [sic] de l'église paroissiale dudit Fontenoy ».

PAILLARD, Nicolas-Louis. – ?, v. 1703 – Fontenoy-le-Château, 21 juin 1768 ; frère du précédent. – Ecclésiastique. – Il est parfois commis par le « Sieur curé de Fontenoy », son frère, comme lors du mariage des parents de Gilbert en janvier 1739. Curé de Fontenoy-le-Château de 1758 à son décès :

Ce jourd'hui vingt-huit avril mil sept cent cinquante-huit, je soussigné Nicolas Louis Paillard, prêtre et curé actuellement de Fontenoy-le-Château ensuite de la résignation faite en cour de Rome [...] pour le spirituel et des lettres obtenues à la Cour souveraine de Nancy pour le temporel, certifie à tous qu'il appartiendra que je me suis mis en possession de ladite paroisse et ses dépendances pour y exercer les fonctions de curé et des charges y annexées. Signé : N. L. Paillard, curé de Fontenoy-le-Château²⁰.

Il paraît avoir hérité de l'amour de son frère pour la lutte ; il continue et termine avec succès le procès commencé en 1752 contre les gros décimateurs.

PALISSOT DE MONTENOY, Charles. – Nancy, 3 janvier 1730 – Paris, 15 juin 1814. – Poète, auteur dramatique, critique. – Tout comme Gilbert et Saint-Lambert, Palissot est Lorrain. Admirateur et disciple de Voltaire, il est paradoxalement souvent dénoncé comme

19 *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 1894, *Fontenoy-le-Château*, abbé C. Olivier, p. 234-235.

20 Registre paroissial.

opposant du parti philosophique pour sa critique de Diderot et des Encyclopédistes. Il est l'auteur de la comédie *Les Philosophes* (1760) à l'origine d'une polémique qui occupe l'essentiel de l'année 1761 : il ridiculise Rousseau en le faisant marcher à quatre pattes. Il écrit des pamphlets et publie un poème satirique en trois chants, *La Dunciade ou la guerre des sots* (1764), parvient à blesser ses amis tels que Baculard d'Arnaud, Dorat ou Fréron. Résultat : il se met à dos les deux partis. Administrateur de la bibliothèque Mazarine. Pendant la Révolution, il adopte les idées nouvelles.

PASQUIER, Jean-Baptiste Ernest. – Épinal, 24 avril 1834 – ?, ?. – Avocat, juge de paix. – Marié à Marie Mélanie Leclerc le 20 août 1860 à Épinal. Sous-chef de la 3^e division à la Préfecture des Vosges (1866), il est licencié de la faculté de droit de Nancy (1866). Membre titulaire de la Société d'émulation : les *Annales* de 1863 comprennent ses « Souvenirs d'enfance », il présente le rapport sur le concours littéraire en décembre 1866. Il publie un article sur la « Jeunesse de Gilbert » dans le *Courrier des Vosges* du 11 juillet 1858. Il est nommé juge de paix du canton de Selongey [21] au *Journal Officiel* du 31 octobre 1873.

PÈLERIN, Casimir. – Maizières-lès-Toul [54], 19 décembre 1867 – Nancy, 28 novembre 1928. – Conservateur de la bibliothèque publique de Nancy. – Il habite rue Palissot, puis rue Trouillet à Nancy. Commis à la bibliothèque (1891), il obtient en 1905 le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire municipal. Il est le père de Jean Lionel-Pèlerin (1901-1954), maire de Nancy (1947-1953) et sénateur de Meurthe-et-Moselle.

PERNOT, Françoise. – Fontenoy-le-Château [88], 14 novembre 1805 – id, 3 avril 1860. – Petite-fille de Mansuy, frère aîné de Nicolas Gilbert, elle demeure célibataire, sans descendance. Elle donne le « livre de comptes » et d'autres documents à Auguste Salmon en 1859. Ernest Laffay rapporte que Mansuy, établi à Fontenoy, eut une nombreuse postérité, mais qui s'éteignit rapidement. Sa dernière descendante, Mlle Françoise Pernot, dite la Foisotte, s'était faite la seconde mère des enfants pauvres, et conservait avec un soin religieux les souvenirs et le mobilier de son grand-oncle Florent, ajoutant en note : « Cette Foisotte, par excès de complaisance, a cédé la plupart de ces précieux souvenirs aux baigneurs, qui venaient la voir depuis Bains.

À sa mort, elle n'avait plus qu'un drap de lit du poète, dont Mme Olivier, une de ses héritières, eut un quart²¹.

PHIDIAS. – Athènes [Grèce], v. 490 avant J.-C. – Olympie [id.], avant 430. – L'un des plus célèbres sculpteurs, orfèvres et peintres du premier classicisme grec : il exerce une influence considérable sur l'art de son époque. Né dans une famille d'artistes, il semble avoir commencé son activité de sculpteur en 479 et l'avoir terminée en 432 avant J.-C.

PIDANSAT DE MAIROBERT, Mathieu François. – Chaource [10], 20 février 1727 – Paris, 27 mars 1779. – Proche du « parti patriote », surveillé par la police, il est lié à Restif de la Bretonne. Censeur royal, il a le titre de secrétaire du roi et des commandements du duc de Chartres. Il édite les *Mémoires secrets*, compilation de nouvelles à la main (1771-1779) et prend part aux volumes attribués à Bachaumont dont il est le secrétaire. Compromis dans le procès du marquis de Brunoy dont il est le créancier pour une somme considérable, le Parlement de Paris lui inflige un blâme public en mars 1779 alors qu'il est le prête-nom d'un plus haut personnage : le soir même, il s'ouvre les veines avec un rasoir et s'achève d'un coup de pistolet. On lui doit : *Querelle de M.M. de Voltaire et de Maupertuis* (1753), *Correspondance secrète et familière du chancelier de Maupeou avec Sorbouet* (1771), *Anecdotes sur la comtesse du Barry* (Londres, 1775, une des meilleures ventes de la fin du XVIII^e siècle, attribuée à Théveneau de Morande), *Lettres de Mme du Barry* (Londres, 1779)... Et *L'Observateur anglais* (Londres [Amsterdam], 1777-1778, 4 vol.) : sous le titre de *L'Espion anglais*, cet ouvrage commence avec une lettre du 1^{er} décembre 1774 et s'achève le 22 février 1778. Les six derniers volumes publiés après sa mort seraient également de lui.

PIERRE DE SIVRY, Esprit Claude. – Voir SIVRY Esprit Claude Pierre de.

PIERRES, Philippe-Denis. – Paris, 19 septembre 1741 – Dijon [21], 28 février 1808. – Imprimeur, libraire. – Auteur d'articles et d'ouvrages, la plupart sur l'art de la typographie. Fils posthume du libraire parisien Denis-Antoine Pierres (17..-1741), neveu de l'imprimeur-libraire Augustin-Martin Lottin chez qui il fait son apprentissage, il est reçu libraire le 10 mai 1763 et travaille en association avec sa mère dès 1766. Il est reçu imprimeur par arrêt du

21 Laffay, p. 25.

Conseil du 27 juin 1768. De 1774 jusqu'à la Révolution, il édite le *Catalogue hebdomadaire ou Liste alphabétique des livres...*, lancé en 1763 par Jean-Baptiste Despillly. En 1783-1784, il met au point un nouveau type de presse sans vis ni barreau qu'il présente à Louis XVI le 7 mai 1784 et dont il publie la « Description » en 1786 à la demande de l'Académie royale des sciences. À partir de 1785, il est qualifié de « premier imprimeur ordinaire du Roi, &c. », après avoir été imprimeur du Grand Conseil (1768), du Collège royal de France (1777), imprimeur ordinaire du Roi (1779), etc. Il obtient le 31 août 1788 l'établissement d'une imprimerie à Versailles. Il vend son imprimerie parisienne en 1792, mais est encore en activité à Paris en janvier 1794 (démêlés avec la police pour des impressions prétendument contre-révolutionnaires). En mars 1804, il est chargé par le ministre de la Justice d'un rapport sur la réorganisation de l'imprimerie en France. Son imprimerie de Versailles est vendue en mars 1807. Il doit accepter pour survivre un emploi au bureau des postes de Dijon.

PILLOT, Jean-Pierre. – ?, ? – Paris, 1799. – Libraire, imprimeur, marchand d'estampes. – Entré en apprentissage chez Jean-Thomas II Hérissant en octobre 1767, il est reçu maître en février 1768, s'installe au 6 rue Saint-Jacques avant de faire faillite en septembre 1771. Retiré à Villiers-le-Bel [95] vers 1787, établi de nouveau à Paris pendant la Révolution passage des Jacobins, il est encore en activité en 1798. Une « veuve Pillot » marchande d'estampes est attestée après juillet 1799. Ses fils, « Pillot jeune » et « Pillot aîné », travaillent sous la raison « Pillot frères ». Ils signent deux éditions des *Œuvres complètes* de Gilbert paraissant en 1802 et 1805. Une « D^{lle} Pillot », vraisemblablement leur sœur Marie-Françoise Pillot, leur succède en 1808...

PINARD, Clovis. – Vaucouleurs [55], 22 mai 1797 – Saint-Germain-en-Laye [78], 11 juin 1867. – Ecclésiastique, homme de lettres. – Ordonné prêtre à Versailles [78] (décembre 1820), vicaire à Saint-Germain-en-Laye, curé de Notre-Dame de Versailles (1838), chanoine du diocèse, supérieur général des Dames de la Nativité de Saint-Germain-en-Laye où il dirige un pensionnat, il décède après une longue maladie. Il est l'auteur d'ouvrages destinés à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse chrétienne chez Mame, à Tours [37], dont *Évangile de la jeunesse ou Lectures dominicales de Louis Forest recueillies et mises en ordre par M. l'abbé Pinard* (1840), *Gilbert ou le poète malheureux* (1840), *Gatienne*

ou Courage d'une jeune fille, épisode de la Révolution (1841), *Bienfaits du catholicisme dans la société* (1846), *Le Génie du catholicisme ou Influence de la religion catholique sur les productions de l'intelligence* (1847), etc.

PRAXITÈLE. – ?, vers 395 avant J.-C. – ?, avant 326 avant J.-C. – L'un des plus célèbres sculpteurs grecs.

PRINZEN, Marie-Émilie MAYON, baronne de. – Aix-en-Provence [13], 1736 – Paris, 29 août 1812. – Originaire de Sardaigne, elle épouse l'Allemand François René, baron de Princen ou Prinzen (capitaine de cavalerie au régiment royal allemand avec brevet de lieutenant-colonel, franc-maçon, il a ses entrées à la Cour), puis en secondes noces, le 19 septembre 1774 à Paris, Charlemagne Cuvelier-Grandin de Montanclos (maréchal des logis des gardes du corps du roi de la compagnie Beauveau, chevalier de l'ordre de Saint-Louis). Autrice de nombreuses pièces parues dans l'*Almanach des Muses*, elle reprend en janvier 1774 le *Journal des dames* de Mme de Maisonneuve, en rédige la plus grande partie jusqu'en novembre 1774 avant de le revendre à Louis-Sébastien Mercier en avril 1775. En 1799, elle écrit dans la *Correspondance des dames*, qui fusionne ensuite avec le *Journal des dames et des modes*. Elle signe plusieurs comédies de 1782 à 1804 : *Le Choix des fées par l'Amour et l'Hymen à la naissance de Mgr le Dauphin* (Bruxelles et Paris, Duchesne, 1782), *La Bonne maîtresse* (Paris, Hugelot, 1804), etc. Devenue veuve une seconde fois, se trouvant sans fortune, elle tente de trouver des ressources dans la littérature et reçoit de l'empereur une pension modique.

PUYMAIGRE, Théodore-Joseph BOUDET, comte de. – Metz [57], 17 mai 1816 – Paris, 30 mai 1901. – Journaliste, homme de lettres. – Issu d'une ancienne famille noble du Berry, son père est préfet et gentilhomme de la chambre du roi sous la Restauration. Collaborateur assidu de la *Gazette de Metz*, candidat malheureux à la députation à Thionville [57], puis maire d'Inglange [57], il se voue à la littérature et devient, à partir de 1842, membre titulaire de l'Académie de Metz, correspondant des Académies de Lyon et Stanislas à Nancy, de la Société philotechnique de Paris, de la Société des antiquaires de France, de l'Académie d'Histoire de Madrid, etc. Ses principaux ouvrages : *Jeanne d'Arc*, poème dramatique (1843), *Poètes et romanciers de la Lorraine* (Metz, 1848), *Les Vieux auteurs castillans* (1861-1862),

Chants populaires du pays messin (Metz, 1865), *Les Heures perdues*, poésies (Metz, 1866), etc.

QUINAULT, Philippe. – Paris, 3 juin 1635 – id., 26 novembre 1688. – Poète, auteur dramatique, librettiste. – Il fournit à Lully ses livrets d'opéra. Boileau juge sévèrement la plume trop facile de ce protégé de Tristan L'Ermitte. Gloire et fortune, riche mariage, pension du roi, et pour finir élection à l'Académie française en 1760 : Quinault sait vivre de son art.

REGNAULT ou RENAUD, Geoffroy. – Lyon [69], 16 août 1710 – Caluire-et-Cuire [69], 27 août 1793. – Libraire, imprimeur. – Établi à Lyon de 1743 à 1779, d'abord rue Tupin vis-à-vis les Halles (1743-1754), puis rue Mercière (1756-1779). Il publie les auteurs des Lumières sous de fausses adresses, collabore avec Duplain, Panckoucke et la STN (Société typographique de Neuchâtel) à la quatrième édition de l'*Encyclopédie*, édite les *Œuvres de Voltaire* en quarante volumes (1775), est accusé d'imprimer de mauvais livres par les autorités. Robert Darnton le présente comme l'agent et l'espion de Panckoucke à Lyon. Il est le premier éditeur de Gilbert pour *Les Familles de Darius et d'Hidarne* (1770).

RICHELIEU, Louis François de Vignerod du Plessis, duc de. – Paris, 13 mars 1696 – id., 8 août 1788. – Maréchal de France, petit neveu du cardinal, père du duc de Fronsac. Ses biographes s'accordent à écrire que sa vie est un scandale... Élu à l'Académie française à l'âge de vingt-quatre ans, il détient le record de longévité dans cette assemblée : soixante-huit ans. En 1775, le maréchal de Richelieu a soixante-dix-neuf ans. L'image des parfums ne peut tromper les contemporains de Gilbert : tous ceux qui le connaissent se gaussent de cette manie. Manié, grimacier, enrubanné, pommadé, cynique, indélicat, il se vante de ses conquêtes. Pourvoyeur officiel des galanteries de Louis XV, sa vie dissolue le ruine : pour l'actrice Maupin, il met en gage « sa plaque de l'ordre de Saint Esprit, couverte de diamants, plaque que le vulgaire nommait crachat. Sur quoi, poursuit Dulaure²², on fait le couplet suivant : « Judas vendit Jésus-Christ / Et s'en pendit de rage. / Richelieu, plus fin que lui, / N'a mis que le Saint-Esprit / en gage, en gage, en gage ». Le duc dépense en duc. À sa mort, ses dettes se montent à trois-cent-mille livres.

22 *Histoire de Paris*, t. VIII, p. 293.

- ROLLIN, Charles. – Paris, 30 janvier 1661 – id., 13 septembre 1741. – Historien, professeur de français. – Recteur de l'Université de Paris, professeur d'éloquence au Collège Royal, associé de l'Académie royale des Inscriptions et des Belles-Lettres. Sa statue orne la façade de l'Hôtel de Ville de Paris. Pour écrire *Les Familles de Darius et d'Hidarne* (1770), Gilbert s'inspire du t. III de son *Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Macédoniens et des Grecs*, plusieurs fois rééditée au cours du XVIII^e siècle.
- ROUSSEAU, Jean-Baptiste. – Paris, 6 avril 1671 – Bruxelles [Belgique], 17 mars 1741. – Poète. – Voltaire, dès sa première satire (*Le Bourbier*, 1714), fait mention de Rousseau qui lui en tient rigueur, mais lorsqu'il lui faut s'allier les critiques pour *La Henriade* (1720), il lui fait sa cour... avant de se brouiller une nouvelle fois. De 1734 à 1744, le philosophe l'accable de pamphlets injurieux et parfois grossiers, conduisant à l'exil celui qui est considéré comme le premier poète de son temps.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. – Genève [Suisse], 28 juin 1712 – Ermenonville [60], 2 juillet 1778. – Écrivain, philosophe, musicien. – Dès 1730, il enseigne la musique à Neuchâtel avant de devenir en 1734 l'intendant de Madame de Warens. En 1742-1743, à Paris, il se lie d'amitié avec Diderot et Mme d'Épinay. En 1745, il rencontre Thérèse Levasseur qui lui donne cinq enfants, tous placés à l'Assistance Publique. En 1750, il obtient le 1^{er} prix d'un concours organisé par l'Académie de Dijon [21] avec son *Discours sur les sciences et les arts*. Ses autres œuvres majeures sont : *Dissertation sur la musique moderne* (1743), *Le Devin du village* (1752), *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), *Émile ou De l'éducation* (1762), *Du contrat social* (1762), deux textes condamnés par le Parlement de Paris et interdits, ainsi que *Les Confessions* (1765). On le considère comme le père des révolutions et du romantisme, comme l'ancêtre du socialisme, de l'écologie et de la psychanalyse. « Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs », écrit-il dans ses *Confessions*. En 1768, il se marie avec Thérèse Renou. Il meurt dix ans plus tard d'une crise d'apoplexie.
- ROYOU, Thomas Marie. – Quimper [29], 25 janvier 1743 – Paris, 21 juin 1792. – Professeur de philosophie au collège Louis-le-Grand. – Sa sœur Anne Françoise (1748-1814) est la seconde femme, sans enfants,

d'Élie Fréron. Son frère Corentin Royou épouse l'une des filles du premier lit de Fréron. Docteur en théologie, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, catholique intégriste et intolérant, il poursuit la campagne antiphilosophique de Fréron dans tous ses écrits. Il a la réputation d'être détesté de ses élèves. Il collabore à *L'Année littéraire* du temps de Fréron père. La veuve Fréron, qui en hérite avec son beau-fils Stanislas, reste propriétaire à partir de 1781. Grosier reprend peu de temps le périodique en qualité d'éditeur principal, Royou jouant un rôle de plus en plus important de la fin de 1778 au milieu de 1781 en s'alliant à Stanislas Fréron. Évincé par ce dernier, Royou réussit à s'emparer du privilège et reste le seul directeur du journal. Il ne travaille plus à *L'Année littéraire* quand il publie le premier numéro de *L'Ami du Roi* le 1^{er} juin 1790. Dans un article sur la réfutation par Royou des *Époques de la nature* de Buffon, Meister (mars 1780) en fait le « digne successeur de l'illustre Fréron, plus savant que lui peut-être, tout aussi impartial, mais un peu moins plaisant²³ ».

SABATIER DE CASTRES, Antoine SABATIER dit. – Castres [81], 13 avril 1742 – Paris, 15 juin 1817. – Homme de lettres. – Séminariste, il est l'un des pamphlétaires importants du parti dévot. Publiant de nombreux poèmes et contes licencieux, il fait représenter à Toulouse une comédie en prose, *Les Eaux de Bagnères* (1763). Monté à Paris en 1766 à l'appel d'Helvétius, il donne le *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire* (1771), puis *Les Trois siècles de la littérature française ou Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François I^{er} jusqu'en 1772* (1772) où les philosophes ne sont pas ménagés et parfois ridiculisés. Vantant certaines médiocrités cléricales de l'époque, il vilipende des œuvres remarquables parce que signées d'un philosophe : Voltaire est un tâcheron, Le Franc de Pompignan et Jean-Baptiste Rousseau ont traduit des psaumes... La seconde édition des *Trois siècles* fait une petite place à Gilbert, vraisemblablement par esprit de parti, et pour le remercier de l'avoir choisi comme dédicataire du *Siècle*. Sabatier, dont la vie privée, dit-on, est licencieuse, émigre en 1789 pour ne revenir qu'en 1814.

SAINT-ANGE, Ange-François FARIAU, dit de. – Blois [41], 13 octobre 1747

23 *Correspondance inédite de Buffon à laquelle ont été réunies les lettres publiées jusqu'à ce jour*, recueillie et annotée par Henri Nadault de Buffon, son arrière-petit-neveu, Paris, Hachette, 1860, t. II, p. 334.

– Paris, 8 décembre 1810. – Poète, traducteur. – « Poète estimable mais pâle et fragile, est surtout connu pour sa traduction d’Ovide²⁴ ». Saint-Ange se met très jeune à rimer en français des morceaux de *Vertumne et Pomone* et des *Amours de Biblis*. En décembre 1771, l’une de ces traductions est publiée dans le *Mercur de France* par La Harpe qui en fait l’éloge. Voltaire lui donne sa bénédiction, Turgot lui procure une place au contrôle général. *Les Métamorphoses* sont éditées de 1778 à 1808. « Il ne porta d’abord que le premier de ces noms ; mais le trouvant ensuite trop ignoble, il le quitta pour le second. Lorsque Gilbert rangeait Saint-Ange dans la classe des écrivains morts avant que de naître, cet auteur n’était encore connu que par une *Épître à Daphné*, où l’on avait remarqué quelques beaux vers, par des traductions assez médiocres, et par des pièces fugitives ou des articles littéraires peu importants. Sa traduction des *Métamorphoses* d’Ovide ne commença à paraître qu’en 1778, c’est-à-dire en même temps que la satire de Gilbert ; mais notre satirique l’aurait connue qu’il n’eût probablement pas retiré de cet endroit le nom de Saint-Ange. Cette traduction, qui avait le bonheur de plaire à La Harpe, n’était qu’un détestable ouvrage aux yeux des Fréron » (Mastrella, *Cœuvres complètes de Gilbert*, Dalibon, 1823, p. 69). Il est admis à l’Académie française en 1810, cinq mois avant sa mort.

SAINT-HUBERTY, Anne-Antoinette-Cécile CLAVEL, dite. – Strasbourg [67], 14 décembre 1756 – Barnes, près Londres [Grande-Bretagne], 22 juillet 1812. – Cantatrice. – Elle rencontre à Varsovie le compositeur Jean-Baptiste Moyne, dit Lemoyne, avec qui elle parachève son éducation musicale. De retour en France, elle épouse en 1774 le sieur Croisilles de Saint-Huberty, chargé d’affaires du prince Henri de Prusse, recruteur de talents pour son théâtre privé. Elle travaille au théâtre de Strasbourg jusqu’en 1777 et se rend à Paris, débutant dans l’*Armide* de Christoph Willibald Gluck en septembre 1777. À l’Opéra, abonnée aux seconds rôles, c’est la mort ou la retraite de ses principales rivales (Sophie Laguerre, Rosalie Levasseur, Sophie Arnould...) et la protection de Louis XVI qui lui permettent de devenir la première cantatrice en titre. Chose rare à l’époque, elle obtient gain de cause dans un procès en séparation d’avec son mari, conservant pour la scène son

24 Édouard Guitton, *Jacques Delille...*, 1974, p. 271.

nom de femme mariée, sans particule : elle est donc connue sous le nom de « Mme Saint-Huberty », devenant la cantatrice la plus réputée dans l'Europe de la fin du XVIII^e siècle. Elle s'enrichit, acquiert une villa à Neuilly-sur-Seine [92] et un petit château à Groslay [95] dans la vallée de Montmorency. Amie du comte Turconi, mélomane italien qui possède une magnifique villa à Mendrisio à la frontière italo-suisse, elle s'éprend du comte d'Antraigues. En 1790, elle quitte l'Opéra pour suivre son amant qui émigre. Ils s'épousent à Lausanne en décembre 1790 et vivent plusieurs années à Mendrisio. D'Antraigues a alors une activité politique importante, secondé par Mme Saint-Huberty. Elle passe des messages de l'émigration à la famille royale et retourne à l'étranger à la veille des événements du 10 août. Le comte d'Antraigues anime un réseau de correspondance contre-révolutionnaire, dirigeant les nouvelles qu'il reçoit de ses agents secrets à Paris vers l'Espagne, l'Angleterre, le Portugal et la Russie. Lorsqu'il est arrêté à Trieste sur ordre du général Bonaparte, Mme Saint-Huberty, dont la réputation internationale a un certain poids, implore Joséphine, et le Directoire apprend peu après que d'Antraigues, dont la tête est mise à prix, vient de s'évader de sa prison de Milan. Fuyant les armées françaises, ils se rendent à Vienne puis en Russie, où Catherine II confie une mission diplomatique au comte qui prend la nationalité russe et se convertit à l'orthodoxie. Sa femme, qui ne se produit plus qu'en privé, écrit des pièces de théâtre. Vers 1809, le couple se retire à Londres : ils sont tous deux assassinés à l'arme blanche par un domestique italien, aussitôt abattu. Les services secrets britanniques, qui ont monté l'opération, recueillent les papiers du comte, recelant les clauses secrètes de certains traités et l'original du testament de Louis XVI.

SAINTE-LAMBERT, Jean-François. – Nancy [54], 26 décembre 1716 – Paris, 9 février 1803. – Homme de lettres. – Il est connu pour ses amours avec la marquise du Châtelet, maîtresse de Voltaire, morte en donnant le jour à l'enfant né de leur liaison. Imité de l'anglais James Thomson (1700-1748) qui publie entre 1726 et 1730 un poème en vers libres divisé en quatre chants et portant le même titre, *Les Saisons* de Saint-Lambert ont un ton descriptif et didactique qui lui assurent un immense succès et lui valent son entrée à l'Académie française en 1770.

- SAINT-MARC, Jean-Paul-André des Razins, marquis de. – Saint-Selve [33], 29 novembre 1728 – Bordeaux [33], 11 septembre 1818. – Ancien officier du régiment des Gardes françaises, il est l’auteur d’un drame (*Adèle de Ponthieu*, 1775, mis en musique en 1781 par Piccinni), de plusieurs libretti d’opéra-comique et de pièces de poésie fugitive.
- SAINT-MAURICE, Charles-R.-E. de, Charles ROUSSET dit. – Paris, 21 septembre 1797 – ?, 1865. – Homme de lettres, journaliste, essayiste, historien, romancier, traducteur de l’anglais. – Rédacteur et directeur de publication de *La Revue des modes de Paris* (1833-1834). Après avoir écrit en collaboration quelques mélodrames, il publie des articles dans plusieurs journaux littéraires et compose divers ouvrages historiques parmi lesquels : *Histoire des croisades* (1824), *Histoire des guerres de religion* (1825), *Histoire de Napoléon* (1830), *Manuel de la Légion d’honneur* (1844) et plusieurs traductions. Il signe *Le Comte d’Antraigues 1781-1812* (roman historique, 1841), *Pablen ou Une nuit de Saint-Pétersbourg* (roman historique, 1841), *L’Élève de Saint-Cyr* (1851), et *Gilbert, chronique de l’Hôtel-Dieu* (roman en deux vol., 1832 ; nouvelle éd., 1852).
- SALAÜN, Nicolas Charles. – Guingamp [22], 15 juillet 1744 – ?, ? – Satirique. – Quérard lui attribue une *Lettre sur Roméo et Juliette, à M. le comte de C**** (S. l., s. n., s. d., 14 p.) dans laquelle l’auteur s’en prend à l’Anglomanie, « maladie épidémique » au genre larmoyant. Apprécié par Sabatier de Castres, opposé aux Lumières, il dénonce « la Secte des Philosophes », leur « charlatanisme », s’en prend à Diderot, « inintelligible à force de vouloir métaphysiquer », romancier « à la portée de tous nos jeunes cyniques » par « les détails ordures qui pullulent dans les *Bijoux indiscrets* » (*ibid.*, 35, n° 31). Voltaire n’est pas ménagé : il n’aurait aimé que les poètes « qui fléchissent le genou devant sa statue » (*ibid.*, 38, n° 42). Il collabore à *L’Année littéraire* jusqu’en octobre 1781 (M. S., 24 oct. 1781)²⁵. Il accompagne Gilbert à sa dernière demeure et semble avoir été l’un de ses amis proches. Il publie plusieurs textes où il est permis de penser qu’ils s’adressent à Gilbert.
- SALM-SALM, Louis Charles Othon, prince de. – Hoogstraten [près Anvers, Belgique], 22 août 1721 – Senones [88], 28 juillet 1778. – Comte d’Immerselle et de Bockhoven, abbé commendataire de Bohéries, Beaupré et Saint-Quentin-en-l’Isle. – Marié en 1775 après dispense à

25 *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, notice d’Hervé Guenot – Voltaire Foundation.

Marie-Anne Félicité, comtesse d'Horion. Inhumé en l'église de l'abbaye. En 1597, lors du mariage de Christine de Salm avec François de Lorraine, comte de Vaudémont et fils du duc Charles III, une partie des terres de l'épouse revient au duché de Lorraine. En 1623, l'autre partie est érigée en principauté autonome par l'empereur Ferdinand II. En 1751, à la mort de son épouse, le prince Nicolas-Léopold (Nancy, 25 janvier 1701 – Hoogstraten, 4 février 1770) lui succède et un nouveau partage intervient avec le duc Stanislas, les deux territoires étant séparés par la rivière de Plaine, Senones érigée en capitale du comté. Louis-Charles-Othon, son fils aîné, lui succède en 1770. Père et fils bâtissent deux châteaux à Senones. Le frère cadet, Constantin-Alexandre-Joseph (1762-1828), prenant la suite s'installe à Anholt [Allemagne]. Les habitants, souffrant de la famine pendant la Révolution, se tournent vers la France : la principauté est rattachée au département des Vosges le 2 mars 1793.

SALMON, Auguste Charles. – Riche [57], 27 février 1805 – Paris, 26 décembre 1892. – Homme politique, homme de lettres. – Fils d'agriculteur, il étudie le droit à Paris et entre dans la magistrature sous Louis-Philippe. Substitut à Vic-sur-Seille [57], puis Épinal [88], procureur du roi à Toul [54] (1838), puis Saint-Mihiel [55] (1848), il s'occupe d'instruction primaire, organise des conférences pour les instituteurs de la Meuse, et publie des ouvrages remarquables, entre autres : *Questions de morale pratique* (1842), *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires* (1845), etc. Après 1848, il est élu représentant de la Meuse à l'Assemblée constituante. Réélu en 1849 à l'Assemblée législative, il se retire de la vie politique après le coup d'État de 1851. Il devient procureur impérial à Charleville [08] (1853), avocat général à la cour de Metz [57] (1855) et président de chambre (1870). En 1871, il est nommé premier président à la cour de Douai [59]. Passé conseiller à la cour de Cassation en 1874, il est admis à la retraite en 1880. Conseiller général du canton de Vigneulles-lès-Hattonchâtel [55] en 1871, président du conseil général de la Meuse, il est élu sénateur en 1876 et sera battu en 1879. Membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, il publie *De la construction des maisons d'école* (1860), *Étude sur le comte de Serre* (1864), etc.²⁶ Il effectue des recherches à Fontenoy-le-Château, publie une

26 D'après le *Dictionnaire des Parlementaires français*, Robert et Cougny, 1889.

étude sur Gilbert (1859) et fait don du « livre de comptes » à la BnF en 1887. Officier de la Légion d'honneur.

- SARTINE, Antoine Raymond Juan Gualbert Gabriel de, comte d'Alby. – Barcelone [Espagne], 12 juillet 1729 – Tarragone [id.], 7 septembre 1801. – Homme politique français. – Conseiller (1752), lieutenant criminel du Châtelet (1755), il devient lieutenant général de police (1759-1774) et améliore la sécurité de Paris. Il enferme La Harpe à Bicêtre, puis au Fort L'Évêque pendant six mois dans les années 1760... Conseiller d'État en 1767, il est nommé ministre de la Marine sous Louis XVI (1774-1780 : il développe forces navales et ports militaires). Ses services sont les mieux renseignés d'Europe. À Paris, on lui doit la construction de la Halle au blé, l'éclairage par réverbères, la fondation d'une école gratuite de dessin pour les ouvriers des métiers d'art. Les difficultés financières rencontrées pendant la guerre d'Amérique l'opposent à Necker qui le fait disgracier en 1780. Menacé au début de la Révolution, Sartine se retire en Espagne. Son fils, ancien maître des requêtes, est exécuté avec sa famille en 1794.
- SAUTREAU DE MARSY, Claude-Sixte. – Aubervilliers [93], 3 juillet 1740 – Paris, 5 août 1815. – Poète, anthologiste, éditeur. – Il fonde en 1765, avec Maton de la Cour, le fameux *Almanach des muses*, périodique qui ne disparaît qu'en 1833 et dans lequel presque tous les écrivains du temps publient, – y compris Gilbert. Connu pour des recueils de vers et de chansons (*Nouvelle anthologie française, épigrammes*, 1769 ; *Poésies satiriques du XVIII^e siècle*, avec Imbert, 1782), il donne de nombreux articles à *L'Année littéraire* jusqu'en 1776, au *Journal des dames* (1763-1778), au *Journal de Paris* (1777-1789).
- SCHMIT, Joseph-Alexandre. – Château-Salins [57], 2 février 1819 – Paris, 5 janvier 1879. – Historien, bibliographe, conservateur adjoint de la Bibliothèque Nationale. – Il laisse deux travaux importants sur Gilbert : un manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale de Nancy (s. d.), et une *Notice sur le poète Gilbert* (1890). Il publie aussi des *Promenades antiques aux alentours de Château-Salins* (1872). Légion d'honneur 1869.
- SEDAINE, Michel-Jean. – Paris, 4 juillet 1719 – id., 15 mai 1797. – Auteur dramatique. – Fils d'un architecte ruiné, il se fait tailleur de pierres pour subvenir aux besoins de sa famille. Il entre dans l'atelier de l'architecte Buron dont il devient l'associé et élève le petit-fils David

qui deviendra un peintre célèbre. Après la publication de ses *Poésies fugitives* (1752), il débute au théâtre par *Le Diable à quatre* (1756) et mérite d'être considéré comme le créateur de l'opéra-comique. *Le Philosophe sans le savoir* (drame bourgeois inspiré des théories de Diderot, 1765), *La Gageure imprévue* (autre drame bourgeois, 1768), *Le Déserteur* (opéra-comique, musique de Monsigny, 1769), sont de grands succès. Il entre à l'Académie française en 1786. Il se lie avec D'Alembert et Diderot.

SENÉMONT, François. – Nancy [54], 9 février 1720 – id., 28 mars 1782. – Portraitiste, peintre d'histoire et de genre, graveur. – Fils d'un cabaretier, il est admis comme élève à l'Académie de Nancy. Il travaille en 1736 (il a seize ans) à la décoration du *Temple de l'Hymen* et, en 1747, au catafalque de la reine de Pologne Catherine Opalinska, aux Cordeliers. Il épouse Catherine Ruynat, fille du directeur de l'aumône des pauvres (1746). Il reçoit le brevet de peintre ordinaire du roi (1753) et celui de peintre ordinaire de la Ville de Nancy (1756). Avant la Révolution, trois de ses tableaux ornent l'hôtel de ville de Nancy, dont deux portraits en pied du Dauphin et de la Dauphine. Il signe deux fresques allégoriques dans la salle des concerts à Nancy (1757), une *Sainte Madeleine* pour la chapelle de la Renfermerie, *L'Ascension* pour l'église de Domgermain, près Toul [54], *Le Martyre de Sainte Libaire* (1777) pour l'église de Rambervillers [88], des portraits de *Louis XV* (1758), de *Jean Lamour*, du bénédictin *Dom Pelletier*, de l'acteur *Fleury*, de plusieurs noms de la noblesse de Nancy, etc. Beaucoup de ses œuvres ont disparu. Le Musée Historique lorrain de Nancy en possède plusieurs (dont *La France cède à la Lorraine le cœur de Marie Leczinska*, 1768), ainsi que la Bibliothèque de Nancy. Sa fille unique se marie avec Christophe Lavaux, ami de Gilbert à Nancy : il peint le portrait du poète en 1779 (tableau perdu).

SIMONET DE MAISONNEUVE, Louis Jean-Baptiste, vicomte. – Saint-Cloud [92], v. 1742 – Paris, 23 février 1819. – Homme de lettres. – Marchand mercier rue Saint-Denis à Paris, il se marie avec Marie-Louise Cléry (1773). Il publie la *Nouvelle bibliothèque de campagne* en vingt-quatre volumes (1777). Auteur de poésies (certaines parues dans l'*Almanach des muses*), de plusieurs pièces de théâtre dont *Roxelane et Mustapha* (1770), tragédie en cinq actes représentée trente-neuf fois en 1785 à l'Odéon (Comédie française). Il s'est opposé toute sa

viè à l'impression de ses *Œuvres* publiées par Chéron en 1824. « Un monarque est puissant quand son peuple est heureux », écrit-il dans sa tragédie *Odmar et Zulma* (douze représentations en 1788). Il participe aux funérailles de Gilbert le 17 novembre 1780.

SIVRY, Esprit Claude PIERRE DE. – Nancy [54], 23 mai 1733 – Deux-Ponts [Allemagne], novembre 1791. – Homme de lettres. – Conseiller du roi, président à mortier à la Cour souveraine de Lorraine et Barrois (de 1772 à 1789), secrétaire de la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy. Issu d'une famille de notaires anoblie en 1737, seigneur de Rémicourt [54] et Villers-lès-Nancy [54], il ajoute à son nom, Pierre, celui de Sivry, une seigneurie possédée près de Nomeny [54]. Estimé de Stanislas dont il fut le bibliothécaire, il écrit *Sinastal, histoire dumocalienne*, éloge de ce prince, couronné par l'Académie de Stanislas (1753) dont il est élu président du 22 mai 1771 au 20 mai 1772. Il est l'auteur d'un *Journal des observations minéralogiques faites dans une partie des Vosges et de l'Alsace* (1782). À la Révolution, il émigre à Deux-Ponts où il décède à l'âge de cinquante-huit ans. Gilbert lui dédie une ode (*L'Orphelin*). Il a sa rue à Nancy.

SOLAND, Aimé de. – Angers [49], 25 novembre 1819 – id., 25 mai 1910. – Archéologue, naturaliste. – Il fait son droit à Paris, revient dans sa ville natale et se livre à l'étude de l'archéologie et de l'histoire naturelle du Maine-et-Loire. Il fonde en 1852 le *Bulletin historique et monumental de l'Anjou* et la *Société Linnéenne de Maine et Loire*. Ses principales publications sont une *Histoire du surintendant Fouquet*, une *Histoire de l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach*, puis les *Dictons rimés de l'Anjou* (1853), les études fournies aux neuf premiers volumes du *Bulletin historique et monumental*, et des mémoires sur des découvertes archéologiques. Ses travaux d'histoire naturelle sont tous insérés dans les *Annales* de la Société linnéenne. Il publie, dans la *Revue d'Anjou*, l'histoire du théâtre angevin.

SOUBERBIELLE, Joseph. – Pontacq [64], 18 mars 1754 – Paris, 10 juillet 1846. – Médecin. – Il s'installe à Paris en 1774 et devient l'élève du célèbre chirurgien Pierre-Joseph Desault (1738-1795). Chirurgien lithotomiste à Paris, il est l'un des plus zélés détracteurs de la méthode inventée par son oncle, Jean Baseilhac (« frère Côme ») en 1779 pour l'opération de la pierre : on estime qu'il effectue au cours de sa carrière plus de mille deux cents opérations pour l'élimination des calculs

urinaires. Il a vingt-six ans lorsqu'il assiste aux derniers moments de Gilbert. Très lié à Robespierre dont il est un partisan fanatique, il fait partie des jurés dans les procès où sont jugés Georges Danton, Camille Desmoulins, les Girondins, Marie-Antoinette. Pour le compte du Tribunal révolutionnaire, il est chargé de vérifier si les femmes invoquant un état de grossesse afin de retarder leur procès ou échapper à la guillotine, sont réellement enceintes. Et se montre implacable. . .

SOUBISE, Charles de Rohan, prince de. – Versailles [78], 16 juillet 1715 – Paris, 2 juillet 1787. – Maréchal de France. – Général malhabile, adroit courtisan, ami de Louis XV (ses contemporains le nomment « l'ami de cœur du roi »), il devient, sans talent et sans mérite, maréchal de France, ministre d'État, et s'allie à la famille royale en 1753 par le mariage de sa fille aînée avec le prince de Condé. S'étant retiré du service actif après la paix de Paris en 1763, sa vie n'est plus que celle d'un courtisan mêlé à toutes les intrigues de la cour corrompue de Louis XV. Jusqu'à la fin de son existence, il affiche avec éclat ses maîtresses, pour la plupart des courtisanes dont la plus connue se nomme la Michelon. Il meurt dans son hôtel parisien, l'hôtel de Soubise rue des Francs-Bourgeois, qui abrite aujourd'hui les Archives nationales.

SUARD, Jean-Baptiste Antoine. – Besançon [25], 15 janvier 1732 – Paris, 20 juillet 1817. – Homme de lettres, journaliste. – Élu à l'Académie française (1772), il voit son élection annulée, accusé d'être l'un des auteurs de l'*Encyclopédie* où il n'a rien écrit. Réélu en 1774 après vérifications, Louis XV le nomme censeur des théâtres jusqu'en 1790 (il a l'occasion de s'illustrer en opposant son veto aux représentations du *Mariage de Figaro*). Publiant dans de nombreux journaux (le *Journal étranger*, la *Gazette de France* et la *Gazette littéraire d'Europe*, le *Journal de Paris*, le *Journal des Indépendants*, le *Publiciste*. . .), il doit sa renommée à un talent de conversation et au brillant salon de son épouse, sœur du libraire Panckoucke, devenu le rendez-vous des encyclopédistes. Ami de Marmontel, Buffon, Hume, Walpole, Robertson, il fréquente les salons de Mmes de Tencin, Geoffrin, Lespinasse et Necker. Il se rend en Angleterre pour en étudier les institutions. Son nom reste attaché à d'excellentes traductions de l'anglais : il est notamment l'auteur de la première traduction fidèle de *Clarisse Harlowe*.

- TÉRON ou TÉROND, Jacques-Benjamin dit Téron l'aîné. – Genève [Suisse], 10 mai 1742 – id., 18 juillet 1820. – Maître d'arithmétique, commis de banque (1756-1768), libraire (1771-1781), puis directeur du *Magasin Littéraire*. – Auteur de plusieurs ouvrages sur le système monétaire décimal et le change, il édite avec son frère Jean le périodique *Le Choix économique et moral* (1777). Très actif en politique surtout à partir de 1791, membre de plusieurs clubs révolutionnaires, auteur de nombreux écrits prônant l'égalité entre natifs et citoyens, il publie notamment un nouveau projet de constitution, bourgeois de Genève en 1792. Il est l'éditeur du *Siècle*, la satire de Gilbert, en 1774.
- THOMAS, Antoine-Léonard. – Clermont-Ferrand [63], 1^{er} octobre 1732 – Château d'Oullins [69], 17 septembre 1785. – Il se fait connaître par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la Religion naturelle*, médiocre réfutation de Voltaire, qu'il désavoue. Il publie quelques œuvres dont un *Éloge du maréchal de Saxe*, prix de l'Académie française (1759), que Fréron qualifie de « dissertation historique en style pompeux », de « gazette ampoulée ». Il laisse le souvenir d'un auteur sympathique et emphatique, qui place de grands mots dans des phrases fastueuses : « Il ne faut plus dire du galimatias, mais du gali-Thomas », aurait dit l'acérbe Voltaire. Le prix de l'Académie française lui est à nouveau décerné pour son *Ode sur le temps* (1762), dans laquelle se trouve ce vers dont le premier hémistiche est reproduit par Lamartine dans *Le Lac* : « Ô temps, suspends ton vol, respecte ma jeunesse ». Il publie un *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* (1772).
- TODI, Luísa Rosa de Aguiar. – Setubal [Portugal], 9 janvier 1753 – Lisbonne [id.], 1^{er} octobre 1833. – Mezzo-soprano. – Elle débute à Lisbonne vers 1767 comme actrice dans le *Tartuffe* de Molière, et se marie en 1769 avec Francesco Saverio Todi, violoniste italien qui lui donne plusieurs enfants. En 1770, toujours à Lisbonne, elle joue dans *Il Viaggiatore Ridicolo* de Giuseppe Scolari. Elle habite à Porto où elle se fait reconnaître comme cantatrice et professeuse de chant (1772-1777). À vingt-quatre ans, elle effectue une première prestation remarquée à Londres. En 1778, elle chante aux célèbres *Concerts spirituels* de Paris où elle triomphe aux côtés de la Saint-Huberty et réside en France jusqu'en 1780. Son impressionnante carrière se poursuit à Turin (1780-1783), en Allemagne et en Autriche (1781),

en Russie (1784-1788), à la cour de Prusse, Venise (la saison italienne 1790-1791 est dite « année de Todi »), Madrid (1792-1796)... En 1783 et 1788, elle se produit à nouveau aux *Concerts spirituels* de Paris. Elle se retire définitivement à la mort de son mari en 1803. Elle habite Lisbonne, devient aveugle (1823). Son talent est immortalisé de son vivant par Antoine Reicha dans un *Traité de mélodie* où elle est considérée comme « le chanteur de tous les siècles » (1814). Le fait que la Todi participe, en 1778, au même *concert spirituel* que la Saint-Huberty montre assez la très grande qualité de celui-ci, où il fut chanté un texte de Gilbert (oratorio de Lemoyne d'après l'*Ode sur la guerre présente après le combat d'Ouessant*).

TURPIN, François-Henri. – Caen [14], 1709 – Paris, 1799. – Historien, homme de lettres. – Poète, il remporte des prix aux concours de l'académie de Caen, puis cultive l'histoire. Après plusieurs années de professorat à l'université de Caen, il se fixe à Paris. Sans fortune, il suit les antiphilosophes et publie des compilations et des abrégés hâtivement rédigés. Il complète la *Galerie des hommes illustres de France*, fait paraître plusieurs volumes de *La France illustrée ou le Plutarque français* (1777-1790), publie *Cyrus*, tragédie non représentée (1773), précédée d'un discours sur la littérature sous forme d'une *Lettre au prince Kourakin*. Il meurt dans la misère.

VARICOURT, Reine Philiberte Routh de. – Pougny [01], 3 juin 1757 – Paris, 14 novembre 1822. – Jeune fille noble et pauvre, Voltaire la tire du couvent, l'installe chez lui, l'adopte et lui donne le surnom de « Belle et Bonne ». À sa demande, elle se marie le 19 novembre 1777 à Ferney-Voltaire [01] avec le marquis Charles de Villette (ci-dessous) : ils auront quatre enfants, dont les deux premiers (1781 et 1784) décèdent en bas âge.

VERGENNES, Charles Gravier, comte de. – Dijon [21], 29 décembre 1719 – Versailles [78], 13 février 1787. – Diplomate, homme d'État. – Secrétaire d'État des Affaires étrangères de Louis XVI du 21 juillet 1774 à sa mort. Il obtient pour Gilbert un traitement annuel de mille livres sur les fonds littéraires du département des Affaires étrangères.

VERNET, Claude Joseph. – Avignon [84], 14 août 1714 – Paris, 3 décembre 1789. – Peintre, dessinateur, graveur, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture (1753). – Il est célèbre pour ses marines. En 1753, une commande royale de vingt-quatre tableaux des ports

de France ne sera réalisée qu'en partie (quinze toiles). Il connaît le déclin après 1776.

VILLETTE, Charles Michel, marquis de. – Paris, 4 décembre 1736 – id., 7 juillet 1793. – Fils d'un trésorier des guerres qui lui laisse quarante mille livres de rentes, il commence une carrière militaire, se retire après quelques campagnes avec le grade de maréchal général de la cavalerie (1763), et se lance dans le monde. S'il est du genre poète à madrigaux, il est également querelleur et débauché. Sur la recommandation de sa mère, amie intime de Voltaire, il se présente à Ferney en 1765 : le philosophe le proclame le « Tibulle français ». C'est le début d'une véritable idolâtrie. Le marquis se montre toujours aux côtés du grand homme lorsqu'il retourne dans la capitale. Une épigramme court : « Petit Villette, c'est en vain / Que vous prétendez à la gloire : / Vous ne serez jamais qu'un nain / Qui montre un géant à la foire ». Le 19 novembre 1777, dans la chapelle de Ferney [01], à la demande de Voltaire, il épouse Reine Philiberte Routh de Varicourt (ci-dessus). Réputation de débauché, amours masculines, il s'affiche avec la célèbre Mlle Raucourt, lesbienne déclarée, prend Sophie Arnould comme amante (1774) et bien d'autres. Acquis aux idées philosophiques, il entre en franc-maçonnerie, de même que son épouse le fera plus tard. Ils se montrent l'un et l'autre courageux pendant la Révolution (député de l'Oise en 1792, il proteste contre les massacres de septembre). Lorsqu'il se rend à Paris en 1778, c'est à l'hôtel de Villette que séjourne et meurt Voltaire. Le marquis fait embaumer son cœur et le transporte à Ferney. Le château et la colonie de Ferney deviennent sa propriété, par suite d'arrangements avec Mme Denis.

VOLTAIRE, François-Marie AROUET, dit. – Paris, 21 novembre 1694 – id., 30 mai 1778. – Ses débuts dans les lettres (vers contre le Régent) sont le commencement de ses démêlés avec le pouvoir (il est embastillé). Après un exil de trois ans en Angleterre dont il vante l'esprit de liberté dans les *Lettres philosophiques* (1734), il ne souhaite plus que la sécurité, à Cirey-sur-Blaise [52] chez Émilie du Châtelet, auprès de Frédéric de Prusse (1750-1753), puis dans ses domaines des Délices (Genève [Suisse], 1755) et de Ferney ([01], 1759). Admirateur du xvii^e siècle, il cherche à égaler les écrivains classiques dans l'épopée (*La Henriade*, 1728) ou la tragédie (*Zaire*, 1732). Il diffuse ses idées

philosophiques par ses vers (*Poème sur le désastre de Lisbonne*, 1756), ses contes (*Zadig*, *Candide*), ses essais historiques (*Le Siècle de Louis XIV*, 1751), son *Dictionnaire philosophique* (1764) et ses campagnes en faveur des victimes d'erreurs judiciaires (Calas, Sirven, Lally-Tollendal).
Académie française.

WEBB, Chevalier. – Voir p. 128.